

CAUSERIE ARTISTIQUE

DU PAYSAGE ET DES PAYSAGISTES

HOLLANDAIS ET FRANÇAIS

A PROPOS DE BERGHEM

Berghem, mesdemoiselles, était un paysagiste hollandais, au temps où il n'y avait encore de paysagistes qu'en Hollande.

Ce temps n'est pas encore si loin de nous que vous pourriez le penser. Car, malgré l'*Arcadie* du Poussin et les autres belles compositions de ce maître, j'estime que le paysage n'est pas interprété en France depuis plus de trente ans.

Et Claude le Lorrain ! me dira-t-on. Claude le Lorrain a peint le ciel, le soleil et l'eau, comme personne n'a fait ni avant, ni depuis. C'était un magicien, c'était le génie de la lumière, mais ce n'était pas un paysagiste.

Qui dit paysagiste, dit admirateur passionné de la nature quelle qu'elle soit. Il ne l'arrange pas selon un type convenu, il ne cherche pas à la ramener à un idéal donné, il la copie avec amour.

Pour lui un bout de haie au bord d'un champ, une mare dans une cour normande, une vache ou une chèvre broutant sur un talus, ont autant d'attrait que les profils élégants d'une ruine antique, et un majestueux chêne vert.

Or, avant les peintres hollandais, on ne connaissait que le paysage de grand style, dit *paysage historique*, qui nous vient des écoles italiennes, et qui sert de cadre à une idylle antique ou à un épisode biblique. On cherchait les grands effets que la nature a disséminés de çà et de là sur le globe, et on détournait les yeux des merveilles qu'elle nous montre à chaque pas. C'est ainsi qu'on arrivait à réunir sur une même toile les montagnes et les torrents, les cascades et les forêts. On composait son paysage comme on compose un tableau d'histoire, au lieu de prendre tout simplement un site et de le copier le mieux possible.

Au centre de ces compositions magistrales, mais froides et sans charme, apparaissaient tantôt Jéhova dans le buisson ardent, ou Abraham sacrifiant son fils,

tantôt des nymphes dansant avec des satyres, ou des bergers de Virgile jouant de la flûte à sept tuyaux.

On voit encore à nos expositions des beaux-arts de ces tableaux académiques, qu'on admirerait sans doute beaucoup si l'on s'arrêtait devant, mais qu'on oublie d'apprécier parce qu'ils n'offrent aucun attrait. Au contraire, on demeure souvent en contemplation devant un bout d'étude qui reproduit fidèlement la vraie nature ; celle qui se trouve à tous les coins de la campagne, et que l'on reconnaît pour l'avoir aimée dès son enfance, pour l'avoir parcourue et possédée.

Il y a tant de poésie dans la simple et franche nature des champs, qu'on lui ôte toujours de son charme lorsque l'on veut y ajouter, ou y retrancher, ou y arranger quelque chose. Pour moi, je trouve que le génie humain n'a que faire à perfectionner celui de Dieu, et les *composeurs* de paysage me semblent un peu de la famille du Garo de La Fontaine.

Les Hollandais, — bonnes gens, — s'avisèrent les premiers de peindre ce qu'ils voyaient dans les champs de leur pays, comme ils peignaient ce qu'ils voyaient dans leurs intérieurs. Et c'est ainsi que Berghem, Ruysdaël et Paul Potter devinrent paysagistes.

Ils firent de beaux arbres touffus sur des prés verts, où paissent de vrais troupeaux sous la garde de vrais bergers. Ils peignirent les chaumières comme les châteaux, les villageois à la face réjouie plus volontiers que les dryades et les faunes. Ils se préoccupèrent moins de la grande ordonnance de leurs tableaux que de fixer sur leurs toiles le coup de vent qui courbe les hautes ramures, le brouillard qui moine la surface des gazons et estompe sur le ciel les contours des arbres, le soleil qui fait de ce brouillard comme une atmosphère d'opale, ou inonde le paysage de grandes nappes de lumière.

Tout vit, tout respire sur ces petites toiles où ils font tenir l'espace, l'air, le vent, la pluie ou le beau

temps; leurs animaux frémissent, remuent, beuglent, soufflent une vapeur d'étable par leurs puissants naseaux; leurs bergers marchent et agissent; il semble qu'en les entend rir d'un bon gros rire de village, et qu'on les voit s'empresse aux travaux rustiques.

Les Hollandais aussi, se préoccupant peu des règles établies pour séparer les genres, mêlent franchement les scènes champêtres à la peinture de paysage. Ils donnent un égal intérêt à la vache qui laisse tirer son lait d'un air débonnaire, et à la vachère qui la traite; au voyageur qui se fait servir un pot de bière par une hôtesse accorte à la porte d'une hôtellerie, et au cheval et au chien qui l'attendent. Ils mêlèrent enfin la peinture dite *de genre* à la peinture de paysage, et réussirent à fixer la vie sur leurs toiles.

Ces maîtres ont eu trop d'influence sur l'art contemporain pour ne pas mériter de notre part une étude approfondie. En effet, c'est d'eux que procède l'école de peinture qui illustrera notre siècle. Les Brascassat, les Troyon, les Rosa Bonheur, les Daubigny, les Jules Breton, sont les successeurs heureux des Berghem, des Paul Potter, des Van Both, des Ruysdaël.

Je crois avoir eu l'occasion de vous dire, mesdemoiselles, au sujet des derniers *salons*, que la peinture de paysage était, de nos jours, la seule véritablement en progrès, la seule qui produise des œuvres de maître. Depuis une vingtaine d'années, elle a fait des progrès tels que la postérité pourra certainement dire que les plus beaux paysages français datent du milieu du dix-neuvième siècle, comme la splendeur des écoles italiennes date du quinzième, celle des écoles flamandes du seizième, et les plus beaux bustes qui aient été taillés dans du marbre italien par des mains françaises, de la fin du dix-huitième.

Vous vous étonnez peut-être que l'influence des maîtres hollandais sur notre peinture de paysage ait mis si longtemps à se faire sentir. Encore vous dirai-je qu'elle ne nous est pas venue directement, mais par un intermédiaire que l'art n'a pas accoutumé de trouver sur son chemin, par l'intermédiaire des Anglais.

C'est au commencement de ce siècle, ou mieux sur la fin du premier empire et pendant la restauration, que l'Angleterre produisit quelques paysagistes de talent qui ont pris aux Hollandais le principe de s'attacher d'abord à faire vrai, et ont trouvé dans les modèles qu'ils faisaient à leurs yeux la verte et noble nature anglaise le sentiment de l'élégance.

La vérité et l'élégance! la vie et la beauté! n'est-ce pas le secret de l'art tout entier?

Pour en revenir à la filiation de notre école actuelle de paysage, je vous dirai donc que les paysagistes anglais, qui avaient étudié les hollandais, produisirent de l'effet chez nous, lorsqu'ils montrèrent leurs beaux ombrages, leurs vertes pelouses, leurs eaux limpides, leurs chaumières coquettes et leurs puissants taureaux. On reconnut la nature anglaise qui ressemble tant à celle de notre Normandie, et l'on se fit à l'idée qu'un paysage ne doit pas représenter exclusivement un château gothique avec un bois derrière, et un chevalier devant le pont-levis; ou bien les campagnes du Latium habitées par les dieux de l'Olympe; ou bien encore une cascade, un chalet, un

bois de sapins et les Alpes dans le fond, selon la tradition de M. Wattelet.

M. Wattelet était un maître pourtant il y a trente ans! M. Lapito en était un autre! Ce que c'est que de nous! Cependant, ces messieurs aussi ont fait faire des progrès à l'art. MM. Aligny et Desgoffes ont eu leur jour. Quant à M. Paul Flandrin, ses paysages serviront toujours, je crois, à faire ressortir ses portraits.

Toutefois, MM. Aligny, Desgoffes et Paul Flandrin, se rattachent aux grandes traditions du Poussin. Respectons leur courage! Ils font du paysage classique comme on fait de la sculpture polychrome, et se préoccupent sans doute d'imiter les Grecs bien plus que de copier la vraie campagne.

Pour MM. Wattelet et Lapito, dont le nom est venu par hasard sous ma plume, ils représentaient jadis l'école romantique. Hélas! qu'ils ont vieilli! Aujourd'hui, certes, ils sont plus loin de nous que les paysagistes de la vieille école du Poussin, et ils ne valent ni les Bidault, ni les Bertin, qui faisaient les beaux jours de la peinture de paysage en 1820.

Cela prouve, mesdemoiselles, que la science et la tradition ont au moins le mérite de ne pas changer de mode comme les *manières*. La grande ordonnance d'un paysage ajoute bien peu de charmes, je crois, à l'effet qu'il nous produit, mais elle le range dans la catégorie de ces œuvres qu'il faut respecter si on ne les aime.

Quand j'ai dit que les paysagistes classiques de la grande école du Poussin font du paysage de convention, je ne m'explique pas suffisamment. Pour bien comprendre ce que je veux dire, il faut savoir d'abord que ces peintres prennent toujours pour type la nature italienne. Or cette nature présente plus que toute autre les grands effets qu'ils recherchent. C'est en Italie que se rencontrent, dans un espace restreint, le plus de magnificences terrestres. On y voit, dans un même panorama, les Alpes et la mer, des rochers de marbre et les plus fertiles campagnes; tout cela sous le plus beau ciel, et resplendissant de soleil. C'est noble, splendide et grandiose. Mais leurs pincesaux restent impuissants à peindre ce radieux soleil, cette éblouissante lumière; ils dessinent à merveille les belles lignes de la campagne de Rome, les nobles cassures des rochers de marbre, les contours admirables des lacs encaissés dans les Alpes, les méandres heureux d'un ruisseau dans les pâturages arcadiens, et les profils élégants et sévères des ruines antiques. Et qu'est-ce que ce dessin froid et sec pour rendre les merveilles d'une terre où tout est couleur et lumière?

Et précisément c'est au dessin que s'attachent les paysagistes de cette école; j'entends les maîtres, car pour ce qui est de leurs imitateurs et de leurs copistes inintelligents, je ne m'en occupe pas ici. Mais le dessin plaît à l'amateur éclairé qui déguste la peinture comme les fins gourmets dégustent les vins, et n'impressionne pas les spectateurs naïfs qui demandent à l'art de leur toucher le cœur. Et puis, on ne s'intéresse vraiment bien qu'à ce qu'on connaît. Nous autres, Français, nous nous sentons émus devant une toile qui nous représente un coin de la Touraine ou de la Normandie, bien plus que devant un tableau qui nous semble un décor d'opéra, moins la lumière de la rampe et le soleil des coulisses.



Parquet.

Requisit et Dessins: Ange v. de la Calandrella et Paris

A. Lottin

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

18^e Année Mars 1860

Francher Denierbeeg / Rue du Casino n^o 10^e / Porte de Cologne

Ayuntamiento de Madrid

N^o III

Amsterdam Denierbeeg / Nieuwendyk / Over 1^e / Winkel / Straat

Ajoutons que les peintres de paysage de l'école classique, à force de s'être fait un système et de peindre dans leur atelier sur un type qui se modifie par l'influence de leur imagination sur leur mémoire, arrivent à l'abâtardissement de leur idéal, et perdent tout sentiment de la vérité; tandis que nos peintres de *paysage vivant*, si je puis m'exprimer ainsi, demeurent aux champs, saisissent l'impression au passage, et la fixent dans tout son accent et dans toute sa fraîcheur.

Une étude sincère et sans parti pris frappe toujours d'ou qu'elle vienne. Ainsi, qu'un peintre de bonne foi et voyant juste, copie sur place les côtes de Nice, ou les gorges du col de Tende, ou une vue d'Orient, et, quand bien même nous ne connaîtrions pas l'Italie ou l'Asie, nous sentirions la vérité de la peinture, et nous serons touchés. Mais sitôt qu'un *je ne sais quoi* nous avertit que tel paysage a été modifié, arrangé, composé d'après certaines règles, et vu pour ainsi dire à travers un type convenu d'avance, nous restons froids et ennuyés.

C'est le reflet de la pensée divine que nous cherchons dans la nature, et non celui de la pensée de tel ou tel peintre, fût-il un maître.

Je crois aussi qu'un peintre de paysage doit se préoccuper davantage de la couleur, du mouvement et de la lumière que du dessin. Ce n'est pas à dire qu'il faille négliger le dessin; seulement on ne doit pas sentir en regardant le tableau que l'artiste l'a cherché.

Quand je vois un arbre au tronc bien pur, aux feuilles comptées, qui se détache sur un fond d'autres arbres comme s'il était découpé: des rochers arrondis, et si nets qu'on semble les avoir savonnés et brossés avant de les peindre, je me dis que l'artiste n'a pas copié cet arbre à la place où il le reproduit, ni saisi sur la nature même les effets de lumière qui tantôt le confondent avec son voisin, tantôt l'en détachent, et que les vrais rochers du bon Dieu ne sont point si propres, n'ayant point de valets de chambre pour leur faire la barbe tous les matins.

Il ne faut pas confondre les *dessinateurs* et les *arrangeurs* de paysages. Il y a des dessinateurs qui copient la vraie nature avec une grande *maestria*, et il y a des *arrangeurs* qui ne dessinent pas du tout.

Les Hollandais ont fourni aussi des dessinateurs, comme Paul Bril, Haysmans de Malines, Karel Du-jardin et Hobbema.

Calame, le grand paysagiste genevois, que j'ai oublié de nommer comme un des restaurateurs de la peinture de paysage, est dessinateur; et, parmi nos maîtres modernes, parmi ces excellents artistes qui ont réuni la vérité et l'élégance, plusieurs se préoccupent au moins autant de la forme que de la couleur et de la vie.

C'est depuis 1830 que notre école de paysage a produit successivement des talents qui l'ont portée et la porteront encore au plus haut degré de l'art. Des artistes sont venus qui ne furent, de pari pris, ni classiques, ni romantiques, ni dessinateurs, ni coloristes, mais des peintres peignant tout simplement ce qu'ils voyaient, en y ajoutant seulement l'accent de leur tempérament respectif. Je citerai, parmi les premiers et les plus illustres rénovateurs de l'art, MM. Cabat, Brascassat, Corot, Jules Dupré, Théodore Rousseau et Français.

M. Cabat eut la science des profils, et peignit une

nature élégante comme celle des parcs anglais. M. Français fit des paysages gais, fins et pleins de soleil; M. Jules Dupré eut plus d'affinités avec les paysagistes d'outre-Manche, et sut peindre la verdure des prés et la clarté des eaux. M. Brascassat fit des animaux comme Paul Potter, et M. Théodore Rousseau fut tour à tour, et quelquefois en même temps, dessinateur prodigieux, excellent coloriste, et réaliste autant que personne.

Quant à M. Corot, c'est un poète plus qu'un peintre. Il ne tient d'aucun maître, et ne laissera pas d'élèves. Mettons-le donc en dehors du mouvement.

L'apogée de l'école moderne a éclaté depuis cinq ou six ans avec les tableaux de MM. Troyon, Daubigny et Jules Breton. L'un a fait des animaux qui vivent et palpitent, l'autre des eaux admirablement transparentes, des champs, des prés, des bois si vrais, que plus on les regarde, plus on les admire, et que l'on croit sentir dans l'air comme une odeur de foin coupé; enfin M. Jules Breton a saisi aussi de prodigieux effets d'ombre et de soleil. Il sait le secret de la vie, et sera un de nos maîtres.

Il faut bien reconnaître que la photographie est d'un grand secours à nos peintres modernes, et qu'ils ont en elle un puissant auxiliaire. Mais qu'importe! nous n'avons à constater que le résultat! Or, le résultat, c'est la vie et la lumière transportées sur la toile.

J'aime à vous parler longuement de la peinture de paysage, mesdemoiselles, parce que c'est celle qui vous doit offrir le plus d'attraits, et que vous pouvez le plus aisément aborder. Les modèles sont à votre portée; vous les rencontrez à chaque pas et jusques sous vos fenêtres; et puis, si l'art du paysagiste, pour être poussé à ses dernières limites, demande autant d'étude, et plus peut-être que la peinture de genre, il supporte mieux la médiocrité. Un paysage, je veux dire une étude de paysage, peut avoir un grand charme sans être exécuté par une main habile; il suffit que les yeux aient vu juste, et que les principaux effets soient fidèles. J'ajouterai que chaque nouvelle étude est la source de plaisirs infinis, et que le but de l'artiste peut fort bien se circonscrire dans ces études mêmes.

Pour moi, c'est en admirant un fugitif effet de soleil sur la cime des arbres, un reflet dans l'eau, l'élégance d'un bel arbre, le repos d'un berger sur un pré pendant la chaleur, ou la satisfaction d'une vache à l'abreuvoir à l'heure du crépuscule, que je regrette le plus de n'être pas peintre; et quand je vois les paysagistes partir le matin au lever du soleil avec leur grand parapluie, leur piquet, leur chevalet et leur boîte à couleur, et aller s'installer dans les champs et dans les bois, à l'ombre ou au soleil, selon leur caprice, pour saisir au passage un reflet de la nature, il me semble qu'ils sont les heureux de ce monde.

Vous savez sans doute cette vieille chanson :

Si j'étais roi, Pierre, il faut que tu saches,
Si j'étais roi, ce que je ferais, moi!
Sur un cheval, je garderais mes vaches,
J'aurais toujours des chapeaux à panaches
Si j'étais roi.

Eh bien! quand on pense qu'il n'y a pas besoin d'être roi pour se faire paysagiste!

Et, qu'étant paysagiste, on pourrait représenter, par exemple, Pierre et François, faisant leurs châteaux en Espagne derrière une meule de foin, tandis que leurs bêtes se débattent dans le champ du voisin!

Revenons aux paysagistes hollandais, et d'abord à notre maître Berghem.

Il naquit à Harlem en 1624. Son père s'appelait Pierre et lui Nicolas. A cette époque les noms de famille n'étaient pas encore usités en Hollande; on ajoutait au nom de baptême le nom du lieu de naissance, et les individus se trouvaient suffisamment désignés. On disait donc Pierre Van Harlem, ce qui signifie Pierre de Harlem, pour désigner le père du peintre; et notre héros se fut appelé plus tard Nicolas Van Harlem sans une circonstance particulière que raconte le chevalier Moor.

Pierre de Harlem était confiseur, ou, du moins, s'il ne fabriquait pas lui-même les sucreries, il les décorait avec toutes les couleurs du prisme. Il peignait en bleu les poissons, en rouge les cerises, en violet les prunes, en jaune les abricots et les oranges, et en toutes nuances les bons hommes de sucre candi.

C'est à cette école que Nicolas apprit les premiers rudiments de la peinture. On conçoit que, pour parvenir à être un artiste, il avait besoin d'autres leçons. Il entra successivement chez un peintre de marines nommé Van-Goyen, chez Pierre Grebber, peintre d'histoire et de portraits, chez deux paysagistes, Nicolas Moyaert et Jean Willis, et enfin chez Jean-Baptiste Weenix, excellent peintre de genre, et qui était, dit-on aussi, son parent.

Tandis qu'il était chez Van-Goyen, son père se mit un jour fort en colère contre lui, raconte le chevalier Karel de Moor. Peut-être Nicolas avait-il, par un damnable dérèglement, écornifflé un peu la marchandise paternelle? Le biographe ne dit rien sur la cause de cette fureur. Seulement, il assure que Pierre Van Harlem poursuivit son fils pour le frapper jusque chez Pierre Van-Goyen. Celui-ci, plein d'affection pour son jeune élève, aurait crié aux autres, à la vue de ce père irrité : Berg-hem! Berg-hem! ce qui veut dire en Hollandais : Cachez-le! cachez-le!

De là le surnom que devait illustrer le fils du confiseur.

Nicolas Berghem s'assimila vite la science de ses divers maîtres. Il la fonda en un tout, et sortit des écoles avec une individualité puissante et franche. Contemporain des plus illustres paysagistes de la Hollande, Jean Both, Jacques Ruysdaël, Van der Meulen, Hobbema, il les domina de toute la richesse de son coloris, de toute la verve de son exécution, de toute la lumière qu'il sut jeter sur ses toiles.

Les biographes ne disent pas qu'il ait visité l'Italie, mais, comme le fait remarquer M. Charles Blanc, il est impossible d'en douter quand on voit combien il avait gardé de souvenirs de la nature méridionale. Les gravures, dit-on, lui donnèrent les profils de ses ruines antiques, et les belles lignes de ses lointains, et la grande tournure de quelques-uns de ses pasteurs. Mais les gravures ne donnent pas le secret de la lumière et du soleil. Ce n'est point sous le climat brumeux de la Hollande qu'il a trouvé des horizons si purs, des ciels si profonds, et une nature si gaie. D'ailleurs il nous a peint de vrais sites d'Italie, et parfois il les a franchement nommés; comme l'an-

cien port de Gènes, par exemple, et les côtes de Nice.

Qui aurait pu lui donner une vue si exacte de l'entrée de la ville des Doria? Il faudrait donc supposer qu'une gravure ou un dessin représentant fidèlement cet aspect des côtes d'Italie, lui est fortuitement tombé entre les mains? qu'il a copié le trait, et l'a peint ensuite d'inspiration, à l'instar des enfants qui enluminent une esquisse au hasard?

Allons! de telles explications ne se réfutent pas; et qui a vu l'ancien port de Gènes, les côtes de Nice, le golfe de Tarente, et tant d'autres paysages spécialement et franchement italiens, ne peut pas douter que Berghem ait passé quelques années au delà des monts.

Je crois que nous ne possédons, au Louvre, qu'un spécimen des tableaux italiens de Berghem. C'est la *vue des côtes de Nice*. Mais les galeries de Saint-Pétersbourg et de Munich en comptent plusieurs, et les collections particulières en sont pleines; car Berghem a été un des maîtres les plus producteurs.

Cette *Vue des côtes de Nice* nous montre un village assis sur les bords du Var, près de son embouchure; une tour en ruine et un moulin dominant le village. Les Alpes ferment l'horizon, et en face du village, un pâtre et une paysanne, portant un panier sur la tête à la mode du pays, conduisent des bestiaux.

Cette scène, encadrée par les Alpes et la mer, ne manque pas de noblesse; mais elle est simple en même temps; elle n'a rien de théâtral; on comprend que la vie et l'humanité traversent ces pays aimés des dieux et favorisés du soleil, comme les dunes de la Hollande.

Mais quel artiste, si favorisé qu'il soit du côté de l'imagination, aurait pu se représenter les différences qui séparent la Méditerranée splendide et bleue, de la triste mer du Nord? L'une éblouissante et calme, venant mourir sans vagues au bord des jardins ou des péristyles de marbre; l'autre battant en brèche des dunes désolées, secouant sur le flanc des vaisseaux ses lames jaunâtres et tumultueuses. Tous les pays ont leur accent et toutes les natures leurs beautés. J'aime les marines de Wynants et de Backuysen, qui peignent une mer houleuse sous un ciel gris, des barques ou des vaisseaux luttant contre le vent et les coups de mer, un rivage plat bordé de longues digues, parce que ces marines me représentent la Hollande, ce pays prodigieux qui n'existe que par la force de la volonté humaine, et que ses habitants ont conquis pied à pied sur les éléments. J'aime aussi l'Italie radieuse et paresseuse, et la mer tranquille qui la baigne avec amour; ici, c'est la munificence divine que j'admire, et non plus la puissance humaine. L'homme n'a rien fait pour embellir ces rivages fertiles, ni pour les défendre contre la furie des éléments. Mais, au contraire, il semble que la nature ait jeté par profusion à cette contrée bénie les richesses comme les beautés; et y a des rochers de marbre pour préserver les côtes italiennes contre une mer caressante; et des sables mouvants pour garder le Zuyderzée contre les tempêtes. Pourtant l'Italie est pauvre et faible, et la Hollande est riche et forte. C'est que la volonté, le courage, la patience et le travail sont les puissances de ce monde.

Berghem peignit donc l'Italie, et souvent même introduisit des souvenirs italiens dans ses paysages hol-

landais. Mais il la peignit à la hollandaise. Je veux dire qu'il la copia sincèrement et sans parti pris de style héroïque.

L'ancien port de Gènes est le chef-d'œuvre parmi ses tableaux italiens. C'est une des plus belles vues du monde, mesdemoiselles, que ce port de Gènes dominé par la ville en amphithéâtre, encaissé par de formidables rochers de marbre vert, précédé et suivi au levant et au couchant de ces admirables côtes connues sous le nom de *rivière* de Gènes. Berghem ne nous l'a montré que par un coin; mais juste assez pour rappeler à ceux qui ont vu l'Italie les formidables fortifications qui trempent leurs pieds dans la mer, les rochers de marbre taillés à pic comme nos falaises normandes, mais qui se mirent dans une eau si transparente que l'œil distingue au fond les moindres accidents des récifs; l'élégance et le *far niente* des populations; les riches vaisseaux qui viennent du levant, les marches qui s'avancent dans la mer pour descendre sans secousse les passagers jusqu'au bateau d'embarquement.

Nol artiste peut-être ne pourrait rendre dans sa splendeur et dans son ensemble le panorama de Gènes et de ses côtes. On parle des beautés de l'Italie, mais quand on a vu les côtes qui *pourtourment* Gènes de Nice à Livourne, on n'a plus rien à admirer.

Il semble qu'on voyage dans un autre monde, dans une terre transformée, entrevue à travers une vision de *hatchis*. Pourtant on ne prend plus guère, pour entrer en Italie, la route qui borde ces côtes, et qu'on appelle route de la Corniche. On va par mer à Gènes et à Livourne; et l'on croit avoir vu l'Italie, quand on a mis pied à terre dans la ville aux palais de marbre, et quand on a couru en chemin de fer de Livourne à Florence.

C'est qu'aujourd'hui il faut aller vite toujours, et que le steam boat a plus tôt franchi les distances que l'antique voiturin. Il va droit au but, conduit par un jet de vapeur sur une mer unie; tandis que la route de la Corniche serpente pour suivre les capricieuses découpures des côtes, et va tantôt montant en rampes escarpées sur les flancs des rochers qui sortent de la mer, tantôt descendant sur la plage si près du bord que le flot vient laver les roues des voitures; elle s'accroche aux flancs des Alpes maritimes, quelquefois contournant un golfe abité sous les oliviers, les pins parasols et les palmiers, quelquefois découpant la silhouette d'un cap sur le ciel et la mer; arrivant par instant jusqu'aux-*dessus* des nuages dans une atmosphère glacée, revenant par d'autres dans des vallées pleines d'orangers, de citronniers et d'aloës en fleurs.

C'est beau à voir, et long à suivre.

Mais je vous ai assés conduites en Italie à la suite de Berghem qui n'y a jamais été, disent les historiens sans portée qui ne savent point conclure un fait de son résultat. Revenons en Hollande avec lui; car il y revint, en rapportant dans sa boîte à couleurs le secret de la lumière.

Il peignit des marines, des ports de mer animés et pleins de brillantes marchandes, des scènes villageoises, mais plus spécialement des paysages où se groupent des personnages et des animaux.

Ses sujets sont toujours simples, mais animés et pittoresques. Il donne de l'esprit aux bêtes, de la vie aux bergers qui les mènent, de l'éclat et du brio au

paysage qui les entoure. Les sentiments qu'il inspire sont doux et gais, et non point mélancoliques et profonds comme ceux qu'éveillent Hobbema et Everdingen. On sent que son génie a été fécondé par le soleil, et non point assombri par un climat rigide.

C'est une démarcation bien sensible qui sépare les paysagistes hollandais qui ont vu la nature méridionale et ceux qui sont demeurés dans leur pays. Ainsi Jean Both, Karel Dujardin, Berghem, Pynacker, etc., appartiennent à la première catégorie, tandis que Wynants, Hobbema, Everdingen et Van-Goyen se rangent dans la seconde.

Ruydaël fut successivement, dit-on, l'élève de Berghem et celui d'Everdingen, qui avait visité le nord et les côtes de Norvège, comme Berghem avait visité celles de l'Italie; aussi prit-il à l'un la couleur chaude du midi, et à l'autre la rêverie du nord. A mon sens, il est le plus poétique des paysagistes hollandais. Il fait penser et il charme. Hobbema, lui aussi, fait penser, mais les idées qu'il éveille sont austères et sombres, tandis que Ruydaël fait naître une rêverie douce comme un beau crépuscule d'été.

Quand on aime les impressions simples et naïves de la campagne animée et riante, c'est Berghem qu'il faut regarder. Il semble qu'on vit aux champs avec lui, et qu'on prend part aux soins de l'étable. Tantôt on rencontre un pâtre poussant devant lui un troupeau de vaches et de moutons à l'abreuvoir; tantôt une villageoise occupée à traire une chèvre; puis des voyageurs conduisant des mulets chargés et caparçonnés, des fileuses gardant un troupeau, une femme allaitant son enfant au milieu d'un groupe d'animaux, une jeune fille se lavant les pieds dans l'eau où sa vache vient de boire, un berger traversant un ruisseau avec un agneau dans les bras et un chien devant lui, des laveuses et des pasteurs sur le bord d'un torrent que traversent une troupe de bestiaux.

Et voilà tout!

Pour encadrer ces scènes, quelques fabriques, maisons hollandaises ou ruines à la tournure antique; de beaux arbres, des chênes surtout, un ciel lumineux, et, à l'horizon, des montagnes aux lignes nobles se confondant avec les nuages.

Je vous décrirais un à un les tableaux de Berghem, mesdemoiselles, que vous n'y trouveriez rien de plus piquant. Et que de variété pourtant! que d'intérêt!

C'est que chaque bête a sa physionomie particulière et sa tournure originale; Berghem a vécu au milieu de ses modèles, il sait que parmi les ruminants et les bétails, il y a, comme parmi nous, autant de caractères que d'individus. Ses animaux ont de l'esprit, des idées et des passions; « mais, après tout, pourquoi non? dit M. Charles Blanc, les ânes sont plus fins qu'ils n'en ont l'air, et, quant aux mulets, leur vanité est bien connue. »

C'est aussi que la lumière, savamment distribuée, sépare bien les masses, et appelle en même temps l'attention sur chaque détail. C'est que la touche est vive, spirituelle, hardie, indiquant d'un trait fin les moindres accidents du pelage des animaux, et le caractère de la physionomie des personnages; c'est que les ombres sont accusées et transparentes en même temps comme dans la nature; c'est que la vie, enfin, circule partout sous le magique pinceau de Berghem.

Le spécimen de son œuvre que nous vous offrons, mesdemoiselles, est choisi pour vous donner, de sa

manière une idée aussi complète que le peut faire une seule gravure : vous y trouverez les fonds lumineux et de belle ordonnance que lui inspira sans doute la vue de l'Italie; les poses expressives et variées de ses animaux, l'esprit et la tournure de ses personnages. Vous reconnaîtrez sous le trait unicolore du burin la transparence de ses eaux et la vigueur de son soleil.

Ce tableau appartient à notre musée du Louvre, où il porte dans la collection flamande le n° 21. Il s'intitule *le Passage du bac*, et non le *Passage du gué* comme on l'a imprimé par erreur au bas de votre gravure.

Cette rectification, mesdemoiselles, vous l'eussiez évidemment faite au premier coup d'œil, car il est bien aisé de voir qu'ici les bêtes traversent la rivière sur un bac, et non à gué, ce qui veut dire à pied; mais je tiens à constater l'erreur, parce qu'il existe au Louvre même un autre tableau de Berghem, et un des plus charmants, qui s'appelle *le Gué*.

Celui-là porte le n° 19, et représente un troupeau de bœufs traversant une rivière sous la conduite de trois pâtres et de leurs chiens, tandis qu'une femme à cheval — cette fermière réjouie que Berghem aime à reproduire souvent — semble commander le mouvement. Le paysage est encaissé par une vallée, et terminé à l'horizon par de belles montagnes.

Le Passage du bac, le *Gué*, et le *Retour à la ferme* sont les trois plus beaux Berghem que nous ayons au Louvre, où l'œuvre de Berghem est représentée par onze toiles excellentes. *Le Passage du bac*, qui est la plus importante, a été payée 24,000 fr.

L'histoire particulière de Berghem n'a point de péripéties. Me voilà encore privée, mesdemoiselles, de vous raconter un beau petit roman dans lequel mon héros jouerait le rôle d'une victime ou d'un libérateur. Il fut d'un caractère doux et tranquille comme l'annonce sa physionomie ouverte, bienveillante et gaie, et ne connut point de passion plus troublante que celle des belles estampes.

Le portrait qui nous représente Berghem en fait un beau cavalier, au visage régulier, agréable et un peu *poupin*, à la chevelure opulente, au costume élégant et sévère. On ne s'étonnera point, à le voir, qu'il ait épousé la fille d'un de ses maîtres, Willis le payagiste. J'ai dit, je crois, qu'il vécut heureux et paisible, mais cela vint de son caractère et de son humeur, et non point des joies de son intérieur; car sa femme était acariâtre, âpre au gain, despote et d'un commerce difficile.

Après son mariage, il vint s'établir au château de Benthem, près de la Haye, dans un des plus beaux sites de la Hollande, et il y demeura jusqu'à sa mort. De la fenêtre de son atelier il découvrait des bois, des montagnes, des cours d'eau, de plantureuses prairies. Ce fut là qu'il prit la plupart de ses sujets. Il a même fait un paysage qui représente absolument le site qu'il aimait; ce paysage, intitulé *le Château de Benthem*, est regardé par quelques juges comme l'une des œuvres les mieux réussies du maître. Il faisait partie de la riche collection Blondel de Gagny, et fut vendu, en 1776, 11,500 francs.

Berghem trouvait donc ses modèles sous ses yeux, et n'avait qu'à regarder dehors pour surprendre les villageois conduisant leurs bestiaux à la foire ou aux champs, les fermières traçant les vaches ou les gar-

dant au soleil. Il ne s'agissait plus pour lui que de grouper ses figures dans un certain espace et d'ordonner l'ensemble de son tableau. Mais sa fécondité d'esprit, son adresse lui faisaient un jeu de ce travail. Il peignait vite et en chantant. C'est pourquoi, sa femme, qui se tenait au-dessous de son atelier, croyait qu'il cessait de travailler quand il ne chantait plus. Alors, tandis que le pauvre artiste guettait peut-être de sa fenêtre une chèvre au repos, ou un pâtre corrigeant un mulet rétif, elle saisisait un bâton — peut-être un ignoble manche à balai — et cognait au plafond; ce qui voulait dire :

« Travaille donc! malheureux forçat de mon avarice, ou de ma coquetterie! travaille donc vite sans repos ni trêve!... Fais bien, si tu peux, mais fais beaucoup, c'est le principal. Tes œuvres se vendent cher, et autant tu en produis autant il se trouve d'acheteurs. Ce moment de repos ou de sommeil que tu prends, c'est un florin que tu retranches à ceux que je compte entasser dans mon grand coffre ou un colifichet que tu voles à ma parure. »

Berghem était d'une nature douce et moutonnière. A l'appel de sa femme il quittait son observatoire, ou suspendait le cours de ses pensées, et reprenait le pinceau. Mais, à la fin, et à force de travailler comme un serf à la glèbe, il perdit sa verve. Ses derniers tableaux sont loin de valoir ceux du commencement de sa carrière.

C'était par avarice que la femme de Berghem l'obligeait à travailler ainsi sans relâche. De plus, elle saisissait au passage le paiement des tableaux de peur que l'artiste n'en dépensât une partie. Quand Berghem avait envie de quelque belle gravure ou de quelque estampe rare, il se voyait forcé d'emprunter en cachette à ses élèves de quoi l'acquiescer.

De telles ménages sont rares, heureusement pour notre sexe; mais combien ne voit-on pas de jeunes femmes douces et charmantes qui pressurent leurs maris pour en obtenir des dentelles, des cachemires! Elles ne croient pas abuser d'eux, sans doute; elles ne songent qu'au plaisir d'être belles ou d'égaliser leurs amies; l'idée d'entasser des pièces de vingt francs dans un coffre leur ferait horreur; pourtant elles surmènent aussi l'homme qui leur a confié son sort; s'il est écrivain, elles lui font produire de longues et diffuses pages; s'il est commerçant, elles l'obligent à s'engager dans des affaires hasardeuses; s'il est artiste, elles le condamnent aux travaux forcés; elles en font, comme madame Berghem, une bête de somme.

On dirait aujourd'hui, à voir et à entendre certaines femmes, qu'elles ne sont pas les compagnes de leurs maris, mais leur luxe. Elles ne songent point à gouverner leur maison et leur fortune pour le bien commun et l'avenir des enfants, mais à briller dans un salon et à porter des robes qui affichent la faiblesse de leurs maris pour elles.

Cet odieux principe, bien des jeunes filles le partagent sans s'en douter, et tout simplement parce que le mauvais esprit se gagne comme le choléra; je crois pourtant qu'il est cause en partie de la difficulté, de plus en plus grande, qu'ont à trouver des maris les filles sans fortune ou de fortune médiocre. On en accuse le renchérissement progressif de la vie; mais si un homme était sûr de trouver dans sa femme une alliée au lieu d'une adversaire, d'une sorte d'ennemie dont les intérêts deviennent opposés aux siens, contre

laquelle il faut qu'il lutte par instinct de conservation, pourquoi s'effrayerait-il si fort du mariage? Tandis qu'il travaillerait dans la mesure de ses forces, la femme tâcherait d'alléger par ses soins les charges du ménage. C'était là le principe de nos mères et de nos aïeules, qui n'avaient point tant de lés à leurs jupes, mais qui faisaient de *bonnes maisons*, comme on disait alors.

Cependant je ne suis point chargé de vous parler morale, mesdemoiselles, et voilà que je fais une excursion bien intempestive dans le champ de ma'ame Mathilde Bourdon. Renvoyez-moi donc aux moutons de Berghem, si ce n'est aux miens; pas avant, toutefois, que je ne vous aie exprimé une idée corollaire de la précédente: c'est que si la première qualité d'une femme est la science du ménage et de l'économie bien entendue, il n'en faut pas conclure, comme le font certains esprits étroits, que les occupations et les goûts artistiques sont en opposition avec ces vertus domestiques.

Ceci est une vieille idée implantée par les femmes nulles, qui, pour n'être ni musiciennes ni peintres, n'en savent pas mieux réussir la gelée de coings, surveiller la lessive et tenir leur livre de comptes — ou par d'autres femmes à cerveau mal organisé, qui se croient un génie incompris parce qu'elles rêvent creux, et pensent démontrer leurs talents d'artistes par leur maladresse et leur inaptitude aux soins du ménage.

J'étonnerais peut-être quelques-unes d'entre vous, si je leur disais jusqu'à quel point sont bonnes ménagères la plupart de nos grandes artistes contemporaines.

Berghem mourut au château de Benthem, le 18 janvier 1683. Il n'avait pas encore atteint sa soixantième année. On s'arracha les toiles qui se trouvaient à son atelier. Sa collection de gravures fut aussi très-bien vendue; mais elle était belle, si l'on s'en rapporte au prix qu'il avait payé certaines estampes. On cite spécialement une épreuve du *Massacre des Innocents*, gravé par Marc-Antoine, d'après Raphaël, et dont le peintre de Harlem avait donné 60 florins.

Plusieurs des élèves de Berghem sont devenus célèbres : on cite Jean Glauber, Abraham Begyn, Pierre de Hooghe, Dirk Maas, qui a gravé d'après lui, Soetemaker, Carree, Van der Meer, Juste Van-Huysum, le père du célèbre peintre de fleurs, Théodore Wischer, Jean Sibrecht, etc.

Mais il faut lui attribuer encore de plus illustres disciples. Karel Dujardin, Paul Potter et Jacques Ruysdaël, furent évidemment ses élèves en même temps que ses émules et ses contemporains. Il eut sur l'école hollandaise de paysage une influence énorme, comme le plus complet, le plus fécond, le plus riche des peintres de cette école. Aussi faut-il le considérer comme le maître, même à côté des Jean Both, des Van der Meulen, des Albert Cuypp, des Hobbema et des Everdingen. Il eut un sentiment plus vrai de la nature, et sut mieux grouper ses personnages que la plupart de ces autres célèbres artistes; plusieurs d'entre eux, dit-on, recoururent à lui pour placer et peindre les personnages dans leurs compositions. Je citerai particulièrement Hobbema.

Je ne reviendrai pas prochainement, sans doute, sur les paysagistes de l'école hollandaise. Il faut qu'ici je recommande spécialement à votre attention et à vos études, mesdemoiselles, Jean Both, dit Both d'Italie, qui vécut à Rome, mourut à Venise, et fut le disciple

de notre admirable et splendide Claude Lorrain; Van der Meulen, le peintre des immenses panoramas, où se déployaient à l'aise les armées de Louis XIV, commandées par ses grands capitaines; Karel Dujardin, qui peignit avec la franchise hollandaise des paysages et des scènes d'Italie; Huysmans, Albert Cuypp, Paul Bril et Adriaan Van den Velde; le sombre et mystérieux Hobbema; Ruysdaël, celui que j'aime entre tous; Wynants, Wouwermans; les deux Van Os'ade, quoique le moins illustre soit seul spécialement paysagiste; Everdingen, qui peignit d'une si grande manière les orages, les chutes d'eau, les grandes et profondes forêts de sapins; et surtout Paul Potter, le naïf simple maître qui sut le secret des étables et fit vivre et respirer sur la toile les taureaux et les génisses.

Il ne faut pas confondre avec Berghem ou Berchem — car il signait alternativement de ces deux orthographes — un autre peintre hollandais de talent nommé Dirk Van Bergen ou Berghen, qui fut élève d'Adriaan Van den Velde, mais se fit de parti pris l'imitateur de son quasi homonyme. Le musée du Louvre possède deux tableaux de Bergen. Regardez-les à côté de ceux du maître, mesdemoiselles, et vous comprendrez mieux que vous ne le pourriez faire à la lecture de longues dissertations, les différences qui séparent le génie créateur de l'esprit d'imitation, si adroit qu'il soit.

Berghem a énormément produit, aussi les galeries publiques et les galeries particulières de l'Europe sont-elles bien pourvues de ses œuvres. Le musée du Louvre, comme je vous l'ai dit, possède onze Berghem. Ceux de Munich et de Berlin en ont un grand nombre; la galerie des Offices de Florence en compte aussi plusieurs et notamment les *Animaux près d'une ruine*, un des meilleurs paysages italiens de l'auteur; la galerie de Vienne possède, entre autres, le *Torrent*, considéré par les amateurs comme le chef-d'œuvre de la bonne époque de Berghem.

Les tableaux de Berghem se vendirent cher dès son vivant. Ils montent encore fort haut dans les ventes; moins haut cependant aujourd'hui que ceux d'Hobbema. Ces derniers sont rares, et peut-être faut-il trouver dans cette rareté le secret de leur vogue, à moins que l'on n'aime mieux y voir une revanche de la Providence pour le long oubli où ils demeurèrent du vivant de l'auteur et après sa mort.

A la vente de M. de la Lève de July, en 1770, un tableau de Berghem représentant un femme assise sur un cheval, un homme sur un mulet, une autre femme avec son enfant, fut adjugé à 8,252 livres.

A la vente de M. de Talleyrand-Périgord, en 1817, un autre tableau représentant un paysan, une femme à cheval et deux vaches, fut poussé jusqu'à 12,000 fr.

A celle de M. Lapeyrière, en 1823, un beau paysage hollandais de Berghem se vendit 16,010 fr.; un autre, le *Passage des Montagnes*, 11,399 fr.; et le *Matin*, autre paysage orné de figures, 12,130 fr.

L'*Ancien port de Gènes* a été adjugé, à la vente de Choiseul-Praslin, pour 17,601 fr., et à celle du duc de Berry, en 1837, pour 13,200 fr. seulement.

A Rome, en 1844, lors de la vente du cardinal Fesch, plusieurs Berghem ont été vendus à des prix relativement inférieurs. — L'un 9,185 fr.; un *Hiver*, 6,517 fr.; un beau paysage pastoral, 6,577 fr.

Pourquoi cette baisse imprévue et soudaine? Je ne saurais trop vous le dire, mesdemoiselles. Les Hob-

bema avaient monté, et peut-être que les peintres montent et descendent à la Bourse des ventes publiques, comme les chemins de fer, le crédit mobilier et les comptoirs Bonnard à la Bourse des effets publics ? En tout cas, rien n'est plus sujet à la mode que la peinture. Tantôt l'engouement s'empare d'un peintre et porte ses œuvres à des prix insensés ; tantôt il les abandonne tant qu'elles tombent à rien. Depuis vingt

ans les Boucher, les Vanloo, les Lancret, les Watteau, etc., qui avaient été jetés aux greniers, se couvrent d'or et même se contrefont, tandis qu'on dédaigne fort l'école de Louis David. — Eh bien, cette école aussi aura son jour, et déjà les *habiles*, les *spéculateurs* (il y en a, mesdemoiselles, parmi nos *Mécènes*) font provision de toiles, peu fêtés, de Gérard et de Guérin.

CLAUDE VIGNON.

LES DEUX DON JUAN

Explication de l'Énigme Historique de Mars.

Don Juan d'Autriche était fils illégitime de Charles-Quint ; l'empereur le fit élever en secret et avec de grands soins ; il fut confié durant son enfance à dona Madalena de Ulloa, femme de don Luis Quixada, grand maître de la maison de Charles, et lorsque l'empereur fut retiré à Yuste, il fit venir cet enfant, et se plut à ses jeux, aux éclairs d'intelligence et de courage qu'il laissait entrevoir. Il le destinait aux ordres sacrés, il aurait désiré même qu'il embrassât la vie religieuse dans quelque institut réformé ; mais l'enfant qui devait être le vainqueur des Maures et des Turcs, le porte drapeau de la chrétienté, montrait peu de dispositions pour la vie cléricale et l'étude de la théologie. Tout petit, il se plaisait à jouer avec une arbalète, et il préférait courir avec les enfants de son âge que d'aller écouter les leçons d'un vieux prêtre que l'on avait chargé de son instruction.

« Exposé tantôt aux rayons ardents du soleil qui brûlait le plateau de Castille, tantôt aux vents glacés qui descendaient de la chaîne froide du Guadarrama, le mystérieux enfant dont les yeux bleus étincelaient déjà sous le grand front qu'il tenait de sa race, et dont le charmant visage hâlé était encadré de longs cheveux blonds, était devenu fort, agile et hardi, lorsqu'il fut conduit à son père ; et déjà rempli d'idées belliqueuses, le jeune prince, que son ardeur entreprenante et son imagination aventureuse ne destinaient pas à vivre dans un cloître, visitait avec une respectueuse admiration le grand empereur, qu'il eût la gloire tardive d'appeler son père, et à côté duquel sa plus chère ambition fut de reposer après sa mort (1). »

Philippe II, à qui le secret de la naissance de cet enfant avait été révélé par l'empereur au moment solennel de l'abdication, s'en occupa avec une sollicitude royale et fraternelle. Don Juan avait reçu une

excellente éducation, grâce aux soins de dona Madalena, femme pieuse et fort lettrée, et à la vigilance de don Luis de Quixada, soldat plein de bon sens et d'honneur.

Philippe, après la mort de leur royal père, l'appela auprès de lui, et voyant sa répugnance pour le cloître, il lui permit de se consacrer aux armes. À l'âge de vingt-quatre ans, en 1570, il l'envoya contre les descendants des Maures grenadins, réfugiés dans les défilés des montagnes de l'Andalousie ; don Juan les réduisit et completa ainsi les conquêtes de son aïeule, la grande Isabelle. La réputation qu'il avait acquise dans cette guerre le fit choisir pour généralissime d'une flotte de trois cents voiles que l'Espagne et l'Italie venaient d'armer contre les Turcs, dont la puissance toujours croissante alarmait la chrétienté. — Avant de s'embarquer, don Juan sollicita les prières de toute l'Espagne, et il alla demander la bénédiction d'une sainte personne, dona Catherine de Cardonne, qui vivait dans la pénitence et la solitude, et que les infants d'Espagne appelaient leur mère, parce qu'elle avait donné quelques soins à leur éducation (1).

Don Juan commandait en chef cette flotte, armée par les sacrifices des nations catholiques ; l'amiral Marc Antoine Colonne commandait les navires armés par le Souverain-Pontife, saint Pie V ; Doria commandait ceux de Gènes, Giustiniani et Barbarigo ceux de Venise ; parmi les chevaliers de Malte se trouvait le jeune Crillon, le futur ami de Henri IV, et, sur l'un des navires espagnols, se trouvait un jeune officier nommé Miguel Cervantes. La flotte chrétienne et la flotte ottomane se rencontrèrent dans le golfe de Lépanthe ; non loin de là, à Actium, Auguste et Antoine, jadis s'étaient disputé l'empire du monde. Des intérêts, d'un ordre supérieur étaient en présence. La bataille

(1) Mignet, *Charles-Quint*.

(1) On trouve dans les œuvres de sainte Thérèse des détails extrêmement curieux sur Catherine de Cardonne.

qui s'engagea entre les Turcs et les chrétiens rappelait quelque chose de l'ardeur et de l'enthousiasme des croisades. Don Juan fit arborer sur son vaisseau l'étendard de Saint Pierre, qu'il avait reçu des mains du Souverain-Pontife, et l'armée salua par des cris de joie ce signe de victoire. Les chefs des chrétiens parcouraient les rangs dans des barques, exhortant les soldats à combattre pour la cause de Jésus-Christ. Tous, se jetant à genoux, implorèrent la protection divine, et se relevèrent pleins de confiance dans leur bravoure et dans le secours du ciel.

Aucune bataille navale n'est comparable à celle de Lépante : les Ottomans combattaient pour l'empire du monde, les chrétiens pour la défense de l'Europe, sans cesse menacée par les armes des sultans. Le génie et l'habileté de don Juan et des autres généraux, l'intrépidité des soldats, leur supériorité dans la manœuvre des vaisseaux et dans l'artillerie, firent remporter à la flotte chrétienne la plus éclatante victoire. Les guerriers étaient électrisés par les paroles et les exemples de leurs amiraux, par le chant des prêtres et par la vue des captifs chrétiens qui rampaient sur les galères ottomanes, et qui finirent par briser leurs fers et se jeter sur leurs maîtres à demi-vaincus. Ali-Bacha, l'amiral ottoman, fut tué. Deux cents vaisseaux turcs furent pris, brûlés ou coulés à fond, et les débris de cette flotte magnifique, en annonçant la victoire des chrétiens, portèrent la consternation sur toutes les côtes de l'empire ottoman; quinze mille esclaves chrétiens avaient été délivrés. C'était le 7 octobre 1571. Don Juan aurait voulu naviguer droit sur Constantinople, et refouler les Turcs au fond de l'Asie, mais de trop prudents conseils l'en empêchèrent.

Toute l'Europe applaudit à cette victoire. Le pape institua en souvenir de Lépante la fête de Notre-Dame du Rosaire, et ajouta aux Litanies de la Sainte-Vierge l'invocation : *Auxilium Christianorum, ora pro nobis*; le sultan Sélim II, effrayé, envoya à don Juan une lettre et des présents, et Crillon apporta la nouvelle de la victoire en France, où elle eut autant de retentissement que dans les contrées les plus immédiatement menacées par les Turcs. On ne parlait que du jeune triomphateur. Ses traits, qui rappelaient ceux de son père, son courage, son humanité, son dévouement à la cause chrétienne, tout intéressait en lui : vengeur de la chrétienté; il était le héros de toutes les nations. Une nouvelle expédition compléta sa gloire.

L'Espagne, si longtemps sous le joug des Maures, après les avoir expulsés de son sein, les poursuivait sur les rivages de l'Afrique. Charles-Quint avait porté ses armes à Tunis, et il avait pris sur Barberousse le port de la Goulette; mais la domination espagnole n'ayant pu s'établir dans ces contrées, Philippe II y envoya son frère, déjà si redoutable aux infidèles. Don Juan, vainqueur des Maures et des Turcs, le fut aussi des Barbaresques; il prit Tunis et en emmena le roi prisonnier. Ce succès qui répondait aux plus chers instincts de la nation espagnole, ajouta à sa gloire et à l'amour que lui portait le peuple.

Philippe II, à qui don Juan inspirait la plus grande confiance, le nomma en 1576 gouverneur des Pays-Bas, alors soulevés contre l'autorité royale. Le jeune gouverneur essaya de toutes les voies de conciliation et de douceur, mais il ne put triompher de l'obstina-

tion des réformés et de l'horreur qu'avaient inspirée aux Flamands les cruautés du duc d'Albe, et il fut contraint d'employer les armes. Les siennes, comme toujours, furent victorieuses; il prit Namur, et il acheva la défaite des révoltés dans les plaines de Gembloux. Cette journée, qui coûta six mille hommes aux troupes ennemies, ne fut payée, selon Strada, que du sang de deux cents Espagnols; don Juan poursuivit ses conquêtes : il enleva Limbourg, Philippeville, Nivelles, Louvain, Diest, et peut-être aurait-il achevé de conquérir et de pacifier les Pays-Bas, peut-être leur aurait-il épargné les horreurs d'une longue guerre civile, si une mort soudaine ne l'avait enlevé. Il mourut à Namur, le 7 octobre 1576, âgé seulement de trente-trois ans : on célébrait en ce jour l'anniversaire de la bataille de Lépante.

Sa mort éveilla de violents soupçons : les écrivains protestants en accusèrent Philippe II, qui, selon eux, se serait privé, par le poison, du général le plus brave, du frère le plus dévoué, du serviteur le plus fidèle, de celui qui avait eu toute sa confiance, et qui toujours y avait répondu; Strada prétend qu'il fut empoisonné, mais par deux huguenots qui furent suppliciés sur l'ordre d'Alexandre de Parme. L'historien de Thou, d'ordinaire bien informé, assure qu'il mourut d'une maladie contractée au siège de Philippeville, où il s'était extrêmement fatigué, en partageant avec les soldats tous les travaux du siège. Quoi qu'il en soit, ce prince, dont la réputation fut si grande et si pure, n'eut en mourant qu'un désir qu'il exprima à son frère :

« Je supplie, disait-il, la majesté du roi que, considérant ce que lui demandait l'empereur, mon seigneur et père, et la volonté avec laquelle j'ai tâché de le servir, il m'accorde cette grâce que mes os soient placés près de ceux de mon seigneur et père. Avec cela tous mes services seront reconnus et payés. »

Ce noble vœu fut exaucé : don Juan d'Autriche repose à droite de Charles-Quint, dans le caveau de l'Escurial.

Un autre prince de la même maison porta le même nom. Don Juan d'Autriche, né en 1629, était fils naturel et reconnu de Philippe IV. Il fut nommé grand prieur de Castille, et conduisit les troupes de son père en Italie, contre les Napolitains révoltés, en 1643, sous l'inspiration de Masaniello; il soumit leur ville, et cette victoire aisée lui donna un immense orgueil. Généralissime des armées de terre et de mer contre les Portugais, qui venaient de se séparer de la couronne d'Espagne et de placer sur le trône la maison de Bragance, quelques légers succès flatteraient sa présomption; il pensait que l'aspect de son armée ferait tomber les ennemis à ses pieds, mais il fut entièrement défait à Extremes, en 1663, par le maréchal Schomberg, et, à dater de cet instant, le Portugal demeura à toujours indépendant de l'Espagne. Le peu d'habileté de don Juan et sa vanité excessive contribuèrent aux malheurs de l'Espagne et à ceux de son père, prince infortuné qui vit dépérir entre ses mains le magnifique héritage qu'il avait reçu de ses ancêtres. Don Juan n'avait pas été plus heureux en Flandre, où, associé à Condé, il fut battu complètement par Turenne, à la journée des Dunes. Dégoûté des entreprises guerrières, il se vouta aux intrigues de cour; longtemps il lutta, après la mort de Philippe IV,

contre la reine-régente, qui finit par le disgracier. Rappelé à la cour par son jeune frère Charles II, il fut élevé à la charge de premier ministre, mais il souffrit mal cette haute dignité. Il mourut en 1679, à l'âge de cinquante-deux ans, ne laissant d'autre sou-

venir que celui d'une ambition mal justifiée, de ses nombreuses débaîtes et des intrigues dont l'intérêt personnel était le seul but. On voit par là qu'il ne faut pas confondre les deux dons Juan.

BIBLIOGRAPHIE

MADAME SWETCHINE

SA VIE ET SES ŒUVRES (1)

PUBLIÉES PAR M. LE COMTE DE FALLoux.

— 66 —

(Premier article.)

Nous vous avons parlé de madame Récamier, de l'attrait souverain que sa beauté avait exercé; vous avez pu voir ce qu'offrait de vide cette existence au dehors si bien décorée, et à la fin de l'article consacré à cette femme célèbre, nous vous avions promis de vous entretenir de madame Swetchine, de son salon et du prestige, qu'elle aussi, avait exercé. Peut-être était-ce la première fois que ce nom étranger frappait vos yeux et vos oreilles, car madame Swetchine est devenue célèbre seulement à dater du jour de sa mort; pendant sa vie, son humilité se cachait et demandait le silence, et ses amis l'eussent contristée s'ils avaient attiré les yeux du public sur les dons si rares dont elle était enrichie; elle ne possédait pas d'ailleurs les grâces extérieures qui marquent pour la foule, et si, dans un cercle distingué, au milieu des esprits les plus éminents de notre âge, elle brilla par l'esprit et par le charme de la parole, c'est qu'elle mettait au service du bien, avec beaucoup de simplicité, une des plus nobles intelligences que Dieu ait créées. Elle ne se montrait pas, mais elle se dévouait.

Nous devons les détails si précieux sur la vie de madame Swetchine, la publication (incomplète encore) de ses manuscrits, au culte filial, au constant et respectueux souvenir d'un de ceux qui l'ont le mieux connue, de M. le comte de Falloux. Nous analyserons son livre, c'est le meilleur moyen d'atteindre le but que s'est proposé l'auteur....

Madame Swetchine naquit à Moscou, en 1782; son père, M. Soymonof, occupait un poste élevé dans l'administration de l'Empire, sa mère descendait d'une famille ancienne, illustrée dans les armes et dans les lettres, et la jeune Sophie, par sa naissance et son éducation, se trouva tout naturellement mêlée

aux grands souvenirs de sa patrie. Elle vit la trompeuse splendeur du règne de Catherine II, et il résulta, pour elle, des idées qui animaient à cette époque les Russes distingués par leur position et leur esprit, une instruction très-forte, très-complète, mais entièrement en dehors de la religion. Elle fut élevée par son père qui, frappé des progrès de cette jeune intelligence, mêlait pour elle à l'orgueil paternel la plus tendre prédilection. A quatorze ans, Sophie Soymonof savait le russe, qu'ignorait la plupart de ses compatriotes, parlait l'italien et l'anglais avec autant de pureté et de sûreté que le français, l'allemand avec correction, étudiait le latin, le grec et l'hébreu. Elle fut nommée, vers cette époque, demoiselle d'honneur de l'impératrice Marie, femme de Paul I^{er}, et Dieu qui devait l'appeler à lui par la voie de la réflexion et de l'étude, lui permit de voir le fond des grandeurs humaines, et de pénétrer le secret des trompeuses prospérités et des larmes silencieuses.

A dix-sept ans, elle épousa, pour obéir à son père, le général Swetchine, qui avait vingt-cinq ans de plus qu'elle, et avec lequel elle vécut dans la plus fidèle et la plus étroite union. Ce mariage était conclu à peine que M. Soymonof mourut subitement; une si profonde douleur terrassa madame Swetchine, et, pour la première fois de sa vie, elle tourna les yeux vers le ciel, et y invoqua cet appui qu'elle ne trouvait plus sur la terre. Dès ce moment, elle chercha à connaître Dieu; elle en faisait l'objet de ses méditations, sans se douter jusqu'à quel point il s'emparerait un jour de son cœur.

La conversation des émigrés français, parmi lesquels se trouvait beaucoup de prêtres, accueillis honorablement par Paul I^{er}, commença à lui inspirer un certain respect pour la religion révélée, dont les espérances adoucissaient tant de maux. Les exemples de vertu et de piété de quelques dames françaises, particulièrement de la princesse de Tarente, ne furent pas perdus non plus pour madame Swetchine, ni pour d'autres membres de la noblesse russe, qui environnait d'égards ces nobles proscrits: le semeur de l'Évangile semait ainsi le bon grain dans ces terres longtemps couvertes de pierres et de ronces: un jour, il le savait, ce grain produirait une moisson abondante. Mais pour celle qui nous occupe, ce travail devait se faire lentement; le fruit ne devait mûrir que sous le feu concentré de la méditation mêlée à la prière.

(1) Deux beaux volumes in-8°. Prix: 15 francs. Chez Vaton, 50, rue du Bac.

La lecture occupait une grande partie de la vie de madame Swetchine; mais elle ne lisait pas à vol d'oiseau : chaque livre, lu avec attention, était annoté, et les passages les plus frappants se voyaient transcrits dans des cahiers qui, ayant survécu à la main qui les traça, sont le témoignage de cette longue et consciencieuse étude commencée à dix-huit ans, et continuée jusqu'à la mort. Ils sont la preuve d'un travail sérieux, et l'explication de l'instruction si étendue et si diverse qui étonnait souvent en madame Swetchine. Un ami la soutenait dans ces régions élevées et dans cette recherche du bien et de la vérité : cet ami était le comte Joseph de Maistre, alors ambassadeur de Sardaigne auprès de la cour de Russie, et qui compte parmi les grands écrivains et les profonds penseurs de notre époque. Entre lui et madame Swetchine il n'y avait pas union de foi, mais parité d'âme et d'intelligence, et ils se reconnaissent en quelque sorte à la première vue. Il la guida dans ses études; cependant, ce ne fut pas par la voie qu'il lui avait indiquée qu'elle revint à l'unité catholique.

Une autre amitié qui garda la plus large part dans sa vie naquit aussi à cette époque : mademoiselle Roxandre Stourza, devenue plus tard comtesse Edling, était fixée à Saint-Petersbourg par la situation de ses parents; elle était demoiselle d'honneur de l'impératrice Elizabeth, et la confiance que lui témoignait cette princesse, attira bientôt sur elle l'attention des esprits sérieux. Le comte de Maistre entra en tiers dans cette intimité. C'est dans la précieuse correspondance des deux amies (1) que nous puiserons quelques traits qui serviront à faire connaître l'esprit et le cœur de madame Swetchine.

« On ne connaît jamais parfaitement que les gens » que l'on a commencé par deviner. Il faut une sorte d'analogue, il faut être différemment semblables pour s'entendre tout à fait, pénétrer dans tous les replis, et acquérir cette parfaite connaissance d'un autre qui découvre entièrement son âme à nos yeux. »

« Pour être juste, il faut être bienveillant. »

« L'idée de la mort est affreuse dans une disposition aride, dans l'isolement, lorsque nulle affection, nulle tendre compassion ne vient en adoucir l'amertume, elle est presque douce aux deux extrémités de la vie morale : le malheur et la félicité suprêmes. Dans le premier cas, elle est un changement, et semble une délivrance; dans l'autre, on sent que l'éternité ne vient pas interrompre, mais fixer ce qui seul ferait regretter la vie. »

« Il est bon de ne dépendre que de l'Être qui fait tout, et si quelque chose pouvait rendre la créature humaine plus misérable qu'elle n'est, ce serait un degré d'indépendance de plus. »

« Je ne préfère pas les autres à moi-même, mais les autres sont les seuls que j'aime : c'est dans eux qu'est placée toute ma personnalité, et tout m'est bon, pourvu que je ne vive pas concentrée en moi. »

Elle explique à son amie le changement qui s'est fait en son âme lorsque, passant d'une éducation ir-

religieuse à une foi sincère, elle préludait ainsi à la conversion qui devait l'attacher pour jamais à l'Eglise catholique.

« Je me réveillai jeune d'un sommeil pire que la mort. A l'âge de dix-neuf ans, je me jetai entre les bras de Dieu avec une passion telle que je ne puis rien comparer de ce que j'ai éprouvé à sa vivacité. Pendant plusieurs années, la religion eut en moi ce caractère, et, le croiriez-vous? mon amie, c'est cinq minutes d'exaltation religieuse qui suffirent pour obtenir tous les sacrifices, pour donner au reste de ma vie la direction qu'elle a prise. Ce fut une grâce, et, je le dis avec le sentiment le plus profond de conviction, je n'y eus aucun mérite. Plus tard, la Providence m'ôtait le lait et les lisieres. Que je me sentis faible quand il me fallut marcher seule, et gravir au lieu de m'élançer! »

Quand elle écrivait ces mots, elle n'était pas encore catholique, mais elle arrivait à l'unité, par ses profondes études qui embrassaient surtout l'histoire de l'Eglise, et la lecture méditée de la sainte Ecriture et des Pères. Dieu amenait à lui cette âme sérieuse par la voie qui lui était familière : le travail et la réflexion. Elle ne cessa de compiler les documents les plus contradictoires, de remonter aux sources historiques, de confronter les dates, d'étudier les langues, et enfin de prier. Ses cahiers d'extraits témoignent de cet immense labeur, et sa conversion témoigna de la sincérité avec laquelle elle l'avait entrepris.

On lit, dans un de ses cahiers, cette note :

« 1815, 31 août. »

« Jour heureux où les ténèbres de mon esprit se sont dissipées quelque peu, au *fata lux* qu'une voix céleste fait résonner au plus profond de ma conscience. La clarté sans nuage ne la pénètre pas encore, mais le rayon précurseur qui la découvre me montre aussi à moi-même la route que je dois suivre... »

Elle abjura le 8 novembre de la même année 1815. Pendant quelque temps, elle en garda le secret, mais lorsque la cour de Russie persécuta et exila les religieux de la compagnie de Jésus qu'elle avait d'abord accueillis avec faveur, lorsque les catholiques russes entrevirent l'avenir sous de sombres couleurs, madame Swetchine, fidèle à la noblesse et à la fierté de ses sentiments, se déclara hautement catholique. L'empereur Alexandre, dont le caractère versatile n'a jamais été complètement expliqué, lui témoigna, à cette occasion, un redoublement d'estime, mais les courtisans qui poursuivaient la foi catholique partout où elle se montrait, prirent ombrage de ces sentiments du maître; ils redoutèrent l'influence qu'une âme pure et fervente aurait pu exercer sur l'empereur, et ils réussirent à éloigner le général Swetchine de la cour. Son départ entraîna celui de sa femme. Le czar, indécis et trompé, témoigna ses regrets à madame Swetchine, en lui demandant de lui écrire. Cette correspondance dura jusqu'à la mort d'Alexandre.

M. et madame Swetchine se rendirent à Paris : pour elle, c'était sa patrie naturelle, et elle se trouva à l'aise dans ce monde brillant, spirituel et sérieux de la Restauration. Le salon où madame Swetchine se sentit le plus promptement na-

(1) Madame Swetchine s'était retirée dans une de ses terres en 1811, pendant que son mari était à l'armée.

turalisée, fut celui de madame de Duras. « C'est là qu'elle vit pour la première fois madame de Staël, et lui adressa une réponse souvent citée, mais inexactement. Madame de Duras les invita l'une et l'autre à un dîner formé d'un très-petit nombre d'amis. Madame Swetchine, toujours pleine de réserve, laissa passer presque tout le repas dans le silence, levant à peine les yeux sur l'illustre convive placée en face d'elle. Après le dîner, madame de Staël s'avança vers madame Swetchine : — On m'avait dit, madame, que vous aviez envie de faire connaissance avec moi ; m'a-t-on trompée ? — Assurément non, madame, mais c'est toujours le roi qui parle le premier. »

Cette amitié pour madame de Duras prit une grande place dans la vie de madame Swetchine, et contribua à acclimater son cœur en France. Elle se crut dans sa patrie en trouvant autour d'elle des affections vives et pures ; mais en étendant à un plus grand nombre sa puissance d'aimer, elle n'oublia jamais ni sa première patrie, ni ses premiers amis. Ce ne fut qu'en 1826 cependant qu'elle prit à Paris un établissement définitif. Elle demeurait rue Saint-Dominique, 71, elle occupait à un premier étage qui s'ouvrait sur une suite de jardins ; des porcelaines et des bronzes qu'elle avait fait venir de Russie et qui lui rappelaient le souvenir cheri de son père, ornaient le salon et la bibliothèque ; elle-même n'occupait qu'un étroit cabinet, mais l'appartement du général Swetchine était spacieux et arrangé selon ses habitudes.

Ce fut alors que se forma, sans qu'elle l'eût ambitionné, un salon qui devint un centre de lumières et d'intelligence. « Ce salon, dit M. de Falloux, n'était ni un étroit cénacle, ni une coterie littéraire, ni une école. Madame Swetchine eût frémi si on eût prononcé devant elle le nom de disciple. Elle avait autant d'éloignement pour dominer que pour servir. C'est uniquement dans l'incomparable supériorité et dans l'invariable douceur de son commerce que se formait le lien impalpable qui rattachait tant d'esprits autour d'elle, et finissait par établir entre eux une sorte de communauté dont elle était l'âme et non le docteur.... »

« Les âmes qui ne se seraient jamais rencontrées ailleurs, se groupaient instinctivement à l'abri de cette bienveillance inépuisable où chacun à son tour trouvait une affinité, un secours, une force. Ce qui distinguait éminemment la nature de madame Swetchine, c'est que toutes les qualités, toutes les vertus et toutes les puissances y étaient réparties dans un parfait équilibre. Elle était au même degré enthousiaste et sensée, parce que, rare privilège, elle était douée d'autant de raison que d'imagination, parce qu'elle pensait avec autant de profondeur qu'elle sentait, et que, souvent homme par l'esprit, elle demeurait toujours femme par le cœur ; parce qu'enfin son abnégation personnelle n'était ni feinte, ni même étudiée.... La conversation de madame Swetchine ne visait point à l'effet. La timidité en elle ne fut jamais vaincue. Sa phrase commençait d'ordinaire par être incertaine et presque obscure : il fallait que l'émotion de l'entretien, l'intérêt du sujet l'entraînassent. Nulle nouveauté de diction, nulle tentation de paradoxe, nulle préoccupation d'éloquence, mais la vérité en toutes choses, la vérité dans le style comme dans la pensée, sans surcharge d'ornements, quoique

sans nudité. L'absence même de toute prétention constituait sa première originalité. A part les rares moments où la nature surabonde, où les plus humbles ont besoin d'épancher leur âme, moments d'abandon qu'elle savait toujours contenir et limiter, elle ne brillait pas, elle ne s'étonnait pas ; on l'aimait, on l'admirait d'instinct, longtemps avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui charmaient et subjuguait en elle.

« La maison de madame Swetchine était tenue avec beaucoup de soin, quoique sans raffinement d'aucune sorte. Elle n'offrit jamais à ses amis ce que l'on peut appeler une soirée ou un dîner ; mais elle aimait à réunir autour d'une petite table ronde quelques personnes heureuses de se rencontrer auprès d'elle. Le repas alors était servi élégamment, et elle s'occupait elle-même de son ordonnance avec l'attention prévenante qu'elle apportait aux moindres choses. Son salon, ouvert matin et soir, s'ouvrait presque toujours, ou d'une plante en fleurs, ou d'un objet d'art que ses amis lui prêtaient à contempler, et que des artistes eux-mêmes considéraient comme une faveur de voir exposé chez elle. Elle avait gardé des splendeurs de l'Ermitage le goût d'un éclairage brillant. Le soir, excepté dans les dernières années de sa vie, son salon étincelait de lampes et de bougies, et on était toujours frappé, en y entrant, d'une première impression mondaine. Cet extérieur était, en effet, destiné au monde ; elle voulait qu'il y retrouvât les délicatesses distinguées qui entrent dans ses habitudes, et qui plaisent au côté frivole de ses penchants. Mais on s'apercevait promptement que l'intérieur appartenait à Dieu, et que celle qui possédait ces avantages, n'en était point possédée. »

Dieu était, en effet, le grand moteur de la vie de madame Swetchine. Elle restait dans le monde, parce que sa place y était marquée, mais sa piété rayonnait avec tant d'éclat, en dépit de son humilité, elle avait une telle science des âmes, une telle connaissance des intérêts de la religion, un zèle si vif, une tolérance si douce, que bientôt elle attira autour d'elle, par une attraction aussi puissante qu'involontaire, tous les champions du catholicisme en France. Lacordaire, le P. de Ravignan, Donoso Cortés, le comte de Montalembert, le comte de Falloux, Auguste Nicolas, la sœur Rosalie, — et tous ces noms rappellent d'éminents services, — eurent madame Swetchine pour amie, et quelquefois pour guide. Elle était en intimité avec tous les hommes et toutes les femmes célèbres de son temps, parmi ceux qui avaient consacré leur talent à la plus sainte des causes ; ses lettres attestent l'affection, la sollicitude, la clairvoyance dont elle environnait ses amis. Elle écrivait au comte Charles de Montalembert :

« Si je prie pour vous ! non, vous ne me le demandez pas ! Ma prière prend successivement toutes les formes de l'affliction, de l'inquiétude, d'un profond sentiment d'impuissance et de dénûment. Je ne puis rien pour vous si je ne puis rendre plus étroits, plus inviolables, les liens qui vous rattachent à Dieu et à son Église.... Ah ! mon cher Charles, si la religion se trouvait écartée de vos pensées, elle aurait bientôt perdu sur vous toute autre puissance, et votre foi, point assez instruite, point assez éprouvée pour être solide, périrait dans le monde nouveau qui ferait vivre votre intelligence.... »

Cette lettre, dont nous ne citons qu'un fragment, fut écrite au temps où la défection de M. de Lamennais faisait trembler pour les jeunes et fières intelligences qui l'avaient élu pour maître. On sait que tous sortirent triomphants de cette lutte. Mais ne sent-on pas dans cette lettre une âme vraiment maternelle, et en voyant l'affection qu'elle ressent et celle qu'elle inspire, ne pourrait-on pas lui appliquer ces mots de la prophétie de Joad :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?

Dieu, dans sa bonté, les lui donnait, et lui faisait oublier ainsi qu'elle n'était point mère. Mais elle avait encore d'autres enfants et d'autres amis, c'étaient les pauvres. « Sa grande fête, dit son historien, était d'aller les chercher chez eux. L'aumône n'était pas seulement pour elle l'accomplissement d'un devoir; elle aimait, en outre, à faire plaisir à ceux à qui elle faisait du bien; son cœur ajoutait encore quelque chose à l'aumône de ses mains. Il n'y a personne pour qui un peu de superflu ne soit aussi du nécessaire. Madame Swetchine employait à créer au pauvre une distraction ou une jouissance le même soin, la même suite que nous l'avons vue déployer dans les plus hautes préoccupations de son intelligence. A celle-ci elle achetait quelques pots de fleurs, à ceux-là elle faisait encadrer des gravures qui leur rappelaient un sujet favori, des batailles, par exemple, s'il y avait un vieux soldat dans le ménage. Pour les uns elle choisissait des livres, pour les autres un meuble commode, pour les infirmes un bon et large fauteuil. Un premier jour de l'an, se dérobant, sans rien dire, à tous les empressements qui l'entouraient, elle alla passer plusieurs heures avec de pauvres parents qui venaient de perdre deux fils coup sur coup.

« Quand une joie vive venait éveiller au fond de son cœur un nouveau sentiment de gratitude envers Dieu, madame Swetchine courait chez les Sœurs du Gros-Caillou, leur demandait un pauvre de plus, le recevait de leurs mains sans préférence et sans choix personnel, et quelquefois lui donnait un nom qui lui rappelait à elle-même l'origine de cette adoption. Un jour, qu'après une longue inquiétude, elle avait reçu une lettre de sa sœur, la princesse Gagarin, elle envoya son domestique chez les Sœurs du Gros-Caillou, et lorsqu'à son retour il lui expliquait le résultat de sa mission charitable, madame Swetchine, toute joyeuse, s'écria : — Mon cher Cloppet, celui-là nous l'appellerons *ma Sœur*. — Elle fit faire la même démarche le jour où la guerre cessa sur les ruines de Sébastopol, entre la France et la Russie; et au pauvre ménage qui lui échut, elle donna le nom de *la Paix*. »

Elle avait pour les sourds-muets une affection toute spéciale, et après avoir prodigué pour eux démarches, soins, aumônes, sollicitations, elle s'occupait encore de leur amusement avec une tendresse maternelle. Elle ne savait qu'imaginer pour distraire ces pauvres enfants, captifs derrière la barrière d'une si terrible infirmité : un jour, elle en conduisit un grand nombre au Diorama : le spectacle de leur étonnement et de leur joie candide fit, pour elle-même, de cette journée une de des plus douces fêtes qu'elle

eût jamais goûtées. Elle finit par attacher à son service une sourde-muette qu'elle aimait, et dont elle fut fidèlement aimée. « J'ai vu, dit le R. P. Lacor, » daire, dans l'oraison funèbre qu'il a consacrée à sa » sainte amie, pendant que nous assistions au cou- » cher douloureux de cette belle lumière, sa chère » muette la suivre des yeux d'une chambre voisine, » sentinelle vigilante d'une vie qui avait tant donné » d'elle-même, et qui s'éteignait entre l'amitié de- » meurée fidèle et la pauvreté demeurée reconnais- » sante. »

Les saisons qu'elle passait chaque année à Vichy étaient consacrées à la charité. Elle s'occupait des plus pauvres, des plus malades, des plus repoussants mêmes; un pauvre garçon infirme et presque idiot était l'objet de sa prédilection chrétienne; elle s'en occupa avec une amitié qui le rendait tout heureux et tout fier, et lorsqu'il mourut, elle pourvut à la décence de ses funérailles, faisant prier pour lui et mettre une pierre sur sa fosse, *de manière, dit-elle, que je puisse le retrouver*. « Plus on était malheureux, plus elle vous aimait, » disait une pauvre femme qui l'avait connue.

Cette belle vie, si utile et si chère aux autres, était assombrie par bien des peines. Madame Swetchine perdit en peu d'années son amie, mademoiselle Roxandre Stourdza, devenue comtesse Edling, une autre amie, la comtesse de Nesselrode, et enfin le général Swetchine, qui mourut à l'âge de 92 ans, laissant au cœur de sa fidèle compagne un vide cruel. Elle avait beaucoup souffert physiquement depuis sa jeunesse, et sa santé s'allanguissait de plus en plus, mais sans qu'aucune des occupations, ni aucun des attachements auxquels elle avait voué sa vie s'en ressentit. Prière, méditation, étude, correspondance, relations charitables, relations sociales, rien ne fut arrêté par ces souffrances aiguës qu'une volonté héroïque dominait toujours. Durant les dernières années de sa vie, elle écrivait pour elle-même des maximes de conduite, parmi lesquelles nous choisirons celles-ci :

« Eviter en tout de paraître; ne jamais dire ou rap- » peler indirectement, sous aucun prétexte, rien qui » puisse être à mon avantage; ne jamais me com- » plaire à ce que je dis, ni pousser ma pointe; briser » sur ce que j'aurais bien dit. »

« Redouter par-dessus tout l'amertume et l'irrita- » tion. »

« Sainte mort de madame de Saint-Clair, grand'- » mère de madame de la Ferrière, qui me l'annonce » en ces termes : Elle a reçu tous les sacrements avec » une grande douceur, et puis elle a dit : « Ah! qu'il » est doux de mourir! L'on ne peut pas savoir com- » bien il est doux de mourir! »

Ces derniers mots auraient pu bientôt s'appliquer à elle-même. On était en 1857, durant l'automne. Les amis de madame Swetchine s'apercevaient du changement redoutable qui se faisait en elle : ils étaient remplis d'alarmes; pour elle, sereine et confiante, elle ne permettait pas que la maladie changeât son plan de vie : la profonde métamorphose que l'approche de la mort produit dans les gens du monde ne pouvait se faire en celle qui, depuis si longtemps, vivait pour le ciel, et dont toutes les actions étaient réglées au point de vue de l'éternité. Pour bien mourir, elle n'avait qu'à poursuivre sa vie habituelle : — Charité et union à Dieu. Elle prit avec beaucoup de

calme ses dernières dispositions, choisit M. de Falloux pour exécuteur testamentaire, et s'occupa jusqu'au dernier instant de sa famille, de ses amis et de ses pauvres. — Si Dieu me laissait la vie, dit-elle, j'en jouirais encore; mais s'il daigne m'appeler à lui, quel autre sentiment puis-je éprouver que celui de la reconnaissance?

Rien n'est plus touchant, dans le livre de M. de Falloux, que le détail de ces derniers jours, tel qu'il l'a transmis à un autre ami de la mourante, à M. de Montalembert. Jamais l'amitié n'a mieux parlé, jamais l'onction religieuse n'a dicté des pages plus attendrissantes. Nous citerons quelques fragments de cet écrit qui couronne si dignement l'œuvre filiale et pieuse de M. de Falloux.

« Aucun désordre dans le salon, aucun meuble hors de sa place, aucun appareil de malade, pas une table qui portât un verre ou un remède. Lorsqu'elle voulait boire, elle faisait sonner Cloppet ou madame Henri, ou bien faisait un signe à Parisse (la sourde-muette) qui, de près ou de loin, tenait constamment les yeux fixés sur elle. Son petit lit, posé au milieu du salon, semblait là comme pour le repos d'une insignifiante et légère indisposition. Elle ne permettait pas à la douleur de se traduire par un appareil extérieur plus que par un murmure ou par un soupir.

» Le dimanche et le lundi, on l'avait portée à sa chapelle, et elle y avait reçu la communion... Se croyant seule, elle priait à haute voix, et souvent in-

terrompait sa prière pour adresser à Dieu des paroles d'actions de grâces, pleines du plus ardent amour....

« Elle disait à ses femmes de chambre : — Quand je force ma voix, ne croyez pas que je m'impatiente, mais c'est que je m'aperçois qu'on ne m'entend plus. »

Le mardi 8 septembre et le mercredi 9 se passèrent dans ces grandes inquiétudes.

« Vers le soir de ce dernier jour, elle demanda encore une fois l'absolution, et, l'ayant reçue avec l'union la plus visible de foi et de piété, elle demanda si elle pourrait recevoir la communion le lendemain matin, et fixa à sept heures l'heure de la messe. Vers dix heures, tout fit silence autour d'elle; de temps en temps, on entendait : — Mon Dieu, prenez pitié de moi! ou quelque autre parole entrecoupée de sa prière. A minuit, elle compta les coups, redemanda l'heure quelquefois, puis, arrivée à cinq heures et demie, elle dit : — Voici bientôt l'heure de la messe, il faut qu'on me lève. Quelques instants après, sans aucune autre parole, sans aucun signe de souffrance, elle était dans le sein de Dieu. »

Telle fut madame Swetchine; il fallait raconter sa vie avant que de parler de ses écrits; dans un prochain article, nous dirons quelques mots des œuvres dont cette femme, si richement douée de cœur et d'esprit, a enrichi la littérature française.

M. BOURDON.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME ⁽¹⁾

UN SONGE.

(Continuation.)

En attendant l'invitation, qui tardait beaucoup à mon avis, je pris conseil de toutes les Françaises de ma connaissance, et surtout d'Isaure, au sujet du travestissement que je devais choisir. Ma mère, heureuse de la joie que j'éprouvais à l'idée de cette belle fête, la modéra cependant un peu en me faisant observer que si le rang de mon père exigeait que je fusse costumée convenablement, notre fortune ne nous permettait pas de faire de folles dépenses. Il fallait donc me servir à moi-même de couturière et de fleuriste, puisque j'avais appris à faire des fleurs artificielles, et elle ajouta que je n'irais aux bals annoncés pour l'hiver qu'à ces deux conditions. Ce n'était pas la première fois que ma mère vénérée me rappelait à des idées d'économie, un peu oubliées depuis mon arrivée à Cassel. J'en fus d'abord déconcertée, mais

mon père m'ayant parlé dans le même sens, je me résignai à manier l'aiguille, et à préparer le taffetas destiné au feuillage des roses pompons dont je voulais me parer. Quoique adroite des mains, à cette époque je n'aimais pas les travaux de l'aiguille. Pour être vraie, je dois confesser qu'au fond je n'étais nullement travailleuse; à l'exception du dessin et de la musique (car mon père m'avait donné un maître de piano), je trouvais moyen de *tuer le temps* sans rien faire de bon ni d'utile.

Enfin, après bien des débats, je me décidai pour un costume de bergère dans le goût de Watteau, moins les vertugadins : chapeau de paille de riz, relevé avec un bouquet de roses pompons, corsage en satin rose, jupe de crêpe blanc, garnie de cinq cornettes roses, et relevée par le bas avec un autre bouquet; troisième bouquet au côté gauche. Isaure ne devait pas venir à ce bal; son père étant attaché au ministère des finances, n'avait aucune relation avec le ministre de la guerre. Je m'en étais sentie fort contrariée d'abord, mais peu à peu la vue de mon joli costume m'avait consolée. Les femmes sont parfois bien frivoles dans la jeunesse; pourtant, si l'on

(1) La reproduction de cet article est interdite.

songe qu'il s'agissait d'un premier bal, peut-être trouvera-t-on excusable l'enivrement que me causait la seule pensée de ce plaisir encore inconnu.

L'invitation vint le jour même où j'achevais mon costume, mais il restait encore huit longues journées à attendre; la dernière me parut être interminable. Cependant nous eûmes beaucoup de monde ce jour-là. Chacun chercha à me faire dire quel serait mon déguisement, mais je me tus, avec la persuasion que le soir personne ne me reconnaîtrait.

Ma toilette est faite; la voiture est à la porte, je mets un demi-masque avec barbe en taffetas. Mon père est en domino noir, et il se fait attacher un ruban bleu sur la manche pour que je puisse le reconnaître; ivre de jeunesse et de joie, j'embrasse à la hâte ma pauvre mère, que sa mauvaise santé prive du plaisir de m'accompagner, et nous partons.

Le péristyle de l'hôtel du ministère était magnifiquement illuminé et orné d'arbustes verts, mêlés de guirlandes de fleurs. Malgré la rigueur du froid, la neige et la glace, une foule compacte remplissait la rue, et faisait entendre des *bravos* et des *vivats* chaque fois que d'une voiture ouverte s'élançaient les invités. Le vestibule, l'escalier, l'antichambre étaient décorés avec beaucoup de goût, et les riches livrées des valets de pied offraient une variété agréable à l'œil. Nous traversons plusieurs salons où les glaces sont tellement multipliées, qu'elles centuplent la foule déjà arrivée. A chaque instant, des voix inconnues, des voix de masques, murmuraient à mon oreille : « Bonjour, Sophie. » Comment pouvait-on me reconnaître si facilement, moi qui, pour me retrouver moi-même, étais obligée de faire des signes du bras gauche en passant devant les glaces, tandis que du bras droit je m'appuyais fortement sur celui de mon père ?

Nous parcourûmes tous les salons et la longue galerie destinée à la danse. Autre sujet d'étonnement : au milieu de tout ce monde, et malgré le masque et le déguisement, mon père sut découvrir mademoiselle Mélusine de B. Elle avait choisi le costume d'une paysanne hessoise. Après m'avoir confiée à ses soins, mon père s'éclipsa; fatigué des travaux de la journée et ne jouant jamais, il alla chercher un endroit paisible et solitaire pour y respirer à son aise.

Soudain l'orchestre fait entendre le signal de la première écossaise. Invitée aussitôt, j'hésitais à accepter la main de mon danseur masqué; mais il m'entraîne sans me donner le temps de la réflexion, et comme dans les intervalles de repos il me parlait de différentes choses qu'il n'aurait pu savoir s'il n'avait pas connu mes parents et notre intérieur, je me rassurai tout à fait, et je pus me livrer sans préoccupation à mon goût passionné pour la danse.

Toujours invitée d'avance, je croyais à chaque instant que l'orchestre allait donner le signal de la valse, pour laquelle mon nouveau danseur accourait me chercher; mais tout à coup ces mots : La cour! la cour! circulent dans la foule, qui se range des deux côtés de la galerie, avec autant d'ordre que l'eût pu faire un régiment bien exercé. Aussitôt retentit une marche militaire, et un turc magnifiquement vêtu, suivi de nombreux esclaves noirs, portant des cousins en velours cramoi, garnis de crépines d'or, s'avance majestueusement. Les esclaves se hâtent de former des piles de cousins, et quand le turc s'y est

étendu, d'autres esclaves lui présentent le *narghilé*. Ce turc ne pouvait être le roi, car le roi, de moyenne taille et bien fait, n'avait pas cette corpulence. Avec beaucoup de nonchalance, le turc fait un signe, et aussitôt l'orchestre joue un air de danse bizarre, original, mais fort élégant. A l'instant apparaissent, comme une nuée de sylphides, douze almées ou bayadères, éblouissantes de pierreries, et autour desquelles voltigent la gaze et les tissus d'argent. La reine, petite et grasse, se reconnaît facilement malgré le masque; elle était la plus légère, la plus habile de toutes les danseuses. Elle exécute plusieurs pas, soit seule, soit avec une compagne. Par moments toutes se mêlaient à la danse, et alors se formaient de charmants *imbroglio* qui avaient dû coûter plus d'une répétition. Lorsque les figures furent terminées, les almées croisant les bras sur leur poitrine, s'inclinaient profondément devant le turc, qui répondait gravement par un signe de tête, et le joli quadrille parcourut tous les salons, où la foule le suivit, sans se permettre de faire entendre un seul applaudissement. Peu d'instant après, tout disparaissait; mais la cour revenait bientôt, cachant ses riches costumes sous d'amples dominos noirs, et se mêlant aux autres masques.

Quelques minutes avaient suffi pour cette brillante fantaisie, qui avait coûté un mois d'études et de travaux préparatoires pour les costumes. Le bal reprit avec plus de vivacité que jamais dans la galerie consacrée à la danse; mais tout à coup les masques disparaissent : la cour est partie, et le souper est servi. Les tables ont été dressées comme par enchantement dans les salons avoisinant la galerie, et d'autres tables se dressent aussi comme par enchantement dans cette galerie même. Les femmes seules avaient le droit d'y prendre place; les hommes se tenaient debout derrière elles, recevant de leurs blanches mains quelques rafraîchissements. Ces messieurs devaient souper après les dames; cependant, au moment où l'orchestre nous rappela à la danse, pas un des danseurs ne manqua à l'appel; les hommes seuls qui ne dansaient pas prirent place autour des tables, dont le service plus substantiel avait été entièrement renouvelé.

Mon père, qui était venu me rejoindre, ainsi que mademoiselle Mélusine de B., paraissait heureux de mon air enivré. Il s'assit près de moi dans l'intervalle d'une danse, et me demanda en riant, de ce ton railleur qu'il savait prendre quelquefois, ce que je pensais de la prévoyance des dames, qui avaient fait des provisions de marrons glacés et de bonbons de toute espèce. Je baissai la tête d'un air confus, et je répondis bien bas que j'en avais été honteuse pour elles.

Hélas! il faut le dire, dans ces grands bals si brillants, la compagnie était fort mêlée; de même, elle l'est souvent aux grands bals de l'hôtel de ville de Paris. Tout ce qui avait le droit d'y être invité ne possédait pas un parfait savoir-vivre, et un soir j'entendis le maréchal du palais dire à une femme qui regrettait tout haut de ne pouvoir mettre en pièces un beau vase Médicis en fleurs d'oranger, afin de l'emporter : Si madame le permet, ce vase sera chez elle demain; et sans comprendre la leçon, la dame accepta.

Le bal cependant touchait à sa fin. Depuis longtemps Mélusine s'était retirée, mais mon bon père

avait promis de me laisser danser jusqu'à la dernière danse. Cette danse interminable, qu'on appelait alors le grand-père ou le cotillon, et qui est connue en Allemagne sous le nom de *keras*, est une espèce d'écoissance précédée d'une marche, et composée de toutes les figures qu'il plaît au premier couple d'inventer. Le *keras* se termine par une valse sauteuse qui achève d'ôter la respiration aux danseurs et aux danseuses.

Il était grand jour lorsque nous rentrâmes. Levée depuis longtemps, ma mère nous attendait avec une sorte d'inquiétude.

« Dans quel état te voilà ! » me dit-elle.

J'avais les yeux rougis par l'effet du masque; mes cheveux, si bien frisés la veille, tombaient presque plats autour de mes joues pâles; mes jolies roses pompons se ressentaient de la vivacité des mouvements qu'exige la danse du *keras*. En me regardant au miroir je me fis peur à moi-même.

Par pure obéissance, je me mis au lit, car je n'avais pas la plus petite envie de dormir. Dormir ! quand j'avais la tête pleine de tous les airs de danse qui avaient résonné à mon oreille pendant la nuit ! Dormir ! alors que tant de douces flatteries m'étaient rapportées fidèlement par la mémoire ! Non, je n'étais pas jolie, mais en dédommagement la nature m'avait donné quelques agréments extérieurs. Souvent mon vieux maître de danse, que je désolais par mon antipathie pour les principes du bel art qu'il enseignait, s'était écrié en joignant les mains et d'un accent pathétique : « Avec cette taille, ces épaules, ces bras, cette tournure, ne pas vouloir consacrer par jour seulement trois heures à faire, devant la glace, des jetés battus et des ronds de bras ! Mais songez donc que dans les pays étrangers où vous devez vous rendre, vous me ferez le plus grand honneur par la danse sérieuse, où vous déploieriez beaucoup de dignité, et par la danse légère, où vous seriez gracieuse comme une sylphide. » Je répondais en riant que je ne pouvais passer mon temps à faire des jetés battus et des ronds de bras. Je venais d'obtenir les succès prédits par mon vieux maître de danse, et cependant je n'avais fait que me livrer naturellement au plaisir de danser. Étais-je bien enivrée de mon triomphe ? non ; dans le temps que j'étais enfant, je réjetais sans cesse trois mots qui peignaient déjà mon caractère : Je n'aime pas qu'on me regarde, je n'aime pas qu'on me touche, je n'aime pas qu'on me tienne ! Humble de cœur, et défiant de moi-même, j'ai craint toute ma vie les regards, et cette nuit-là ma timidité m'avait fait souffrir plus d'une fois, lorsque je voyais tant d'yeux fixés sur moi. Mais à l'humilité du cœur se joignait la fierté de l'âme, et la fierté rend muette la fibre de la vanité. Comme toutes les femmes, je désirais de plaire, et sentant en moi quelque chose de mieux que les dons extérieurs, j'éprouvais une vive reconnaissance pour les personnes auxquelles je plaisais, parce que je croyais avoir été devinée. De là naisait une profonde répulsion pour tous les petits moyens qu'emploie la coquetterie afin d'obtenir les hommages.

Je racontai donc simplement à ma mère chérie, tous les détails de cette fête magnifique, dont les splendeurs m'avaient éblouie. Je les racontai de la même façon à Isaure et à sa mère ; quelques sourires d'incrédulité de la part de l'une, quelques questions ma-

lignes de la part de l'autre me firent prendre ce que madame de V*** appelait mes airs superbes. J'évitai de répondre, et je parlai du bal prochain au ministère des finances, auquel Isaure devait être invitée. Ce jour-là je sortis de chez mon amie avec un secret mécontentement. On m'avait soupçonnée de coquetterie, je l'avais bien vu, et je n'avais pas été vraie dans l'expression de mes sentiments : rien ne pouvait me blesser davantage.

Le second bal se fit peu attendre ; il fut moins brillant et surtout moins animé que celui du ministère de la guerre. Chaque ministère invitait ses employés, et le financier a pour coutume d'être plus grave que le militaire. Je trouvai là deux bergers Watteau qui avaient pris ce costume pour me faire leur cour. Moi, j'avais pris celui de la Suzanne de Figaro : la résille, le petit tablier à poches. Isaure était vêtue en Espagnole. Comme au ministère de la guerre, je ne manquai pas une seule écoissance et pas une seule valse. Madame de V*** aurait bien voulu que mon père me plaçât sous son patronage, mais il m'avait choisi pour chaperon la femme du payeur général, jeune Bretonne, spirituelle, charmante, et d'une réputation sans tache. Isaure, qui dansait peu, se retira de bonne heure ; elle n'eut pas la vue de deux quadrilles, l'un de Plirygiens, formé par la cour, l'autre de sabotiers, formé par le peintre du Roi. Un déjeuner avait été préparé pour la fin du bal. Beaucoup de femmes eurent le bon sens de comprendre que se montrer au jour après les fatigues d'une nuit de bal, ce serait risquer de compromettre leur réputation de beauté. Mon père m'avait déjà emmenée, et les plaisanteries qui eurent lieu le lendemain sur celles des femmes qui avaient cru pouvoir rester firent renoncer, pour les bals suivants, à ce réveillon matinal.

L'époque des courses en traîneaux était venue ; le jour, on descendait la rampe du parc, et l'on allait, bien enveloppé de fourrure, applaudir aux évolutions des patineurs sur un beau vif entouré d'arbres magnifiques. La neige épaisse qui couvrait les branches des sapins, le givre qui étincelait sur les autres arbres en brillant des feux du diamant, l'éclat du soleil, la richesse des parures, celle des légers traîneaux que poussaient devant eux des patineurs habiles, le bruit, le mouvement de cette scène, formaient un spectacle si attrayant qu'on en oubliait le froid rigoureux d'un hiver du Nord. Le soir on entendait dans les rues le grelot des chevaux attelés aux traîneaux, et le claquement du fouet des postillons. Parfois, toute la cour partait ainsi pour aller souper à Napoléonshöhe. Rien n'était fantastique comme cette course échevelée faite sur la neige durcie, par un ciel sombre, sans étoiles et à la clarté de milliers de flambeaux. Tous les soirs il y avait spectacle ; la troupe de comédiens français abordait la tragédie, l'opéra comique, le vaudeville et les ballets ; Hesse-Cassel eut l'honneur d'applaudir aux premiers succès de Tagliani. Jeunesse française et jeunesse allemande, folles de plaisir, ou vraient encore des bals par souscription. Les officiers de tous les grades, les magistrats en herbe, qu'on appelait auditeurs au conseil d'État, ne recevaient pas tous des invitations pour les bals masqués des ministres, et tous voulaient danser. Il ne se passait pas de jour que mon père ne fût sollicité de donner sa souscription soit pour une fête, soit pour une autre. Son nom, placé en tête de la liste, aurait fait obtenir

d'autres noms; mais il trouvait, avec raison, que sa fille dansait suffisamment comme cela, et vers la fin de l'hiver, sa fille commençait à être du même avis. Combien ma mère vénérée avait été sage et prudente, en m'obligeant de faire toutes mes toilettes, tous mes déguisements! C'était mettre obstacle à ce goût effréné de luxe, que j'aurais pu finir par partager avec bien des jeunes filles de mon âge; c'était aussi modérer par un travail peu amusant un plaisir trop vivement désiré.

Chaque fois qu'il y avait grande loge, mon père me conduisait au spectacle. Autre plaisir, mêlé d'entraves, car il fallait se parer, et comme ce jour-là toutes les femmes voulaient être coiffées par le coiffeur de la cour, on devait se résigner à l'accepter à l'heure où il voulait bien venir. Or, il consacrait la matinée aux bourgeois, et bien souvent j'ai dû porter depuis midi jusqu'à huit heures du soir ma coiffure de spectacle; aussi me sauvais-je chaque fois qu'on annonçait une visite, afin de n'être pas vue en robe du matin, le front couronné de fleurs.

Les bals parés de la cour, dont j'entendais parler, me causaient une vive curiosité. Chacun s'accordait à dire que l'étiquette qui y régnait les rendait parfaitement froids et ennuyeux; mais là, du moins, la reine se montrait en reine, et quoique je l'eusse vue richement parée en grande loge, je mourais d'envie de la voir dans son château royal.

Ce château, dont je n'ai pas encore parlé, était un ancien monument adossé à la vieille ville, et situé comme au fond d'un ravin, tant la grande place qui le précédait montait en pente rapide vers les nouveaux quartiers. Depuis longtemps il était question de niveler cette place, et chaque dimanche, au grand lever, le roi en parlait à mon père, qu'il voulait charger de ce travail.

« Sire, à vos ordres, répondait mon père, mais, auparavant, que Votre Majesté daigne accepter ma démission de bureaucrate, et me permette de rentrer dans le génie militaire.

— Breton! » disait le roi, et il passait outre. C'est que mon père était bien utile au ministère de la guerre, et le roi savait que difficilement il trouverait un homme de cette probité.

Le dimanche, la haute faveur dont mon père jouissait auprès du roi nous valait, à la suite du grand lever, la visite de hauts personnages, tels, entre autres, que les ministres plénipotentiaires de Russie et d'Autriche, tels encore que les généraux aides de camp du roi. Ma mère vénérée, bien qu'élevée au village, avait une telle dignité et un tel sentiment des convenances qu'elle recevait tout ce grand monde avec une politesse aisée. Pour moi, timide et silencieuse, je répondais seulement en peu de mots lorsqu'on m'adressait la parole.

J'ai oublié de mentionner une de mes jouissances bien vives du dimanche. Depuis des siècles existait à Hesse-Cassel, et existe peut-être encore aujourd'hui, une association d'étudiants pauvres, tous excellents musiciens, et qui viennent par troupes nombreuses faire entendre, le dimanche, des chants religieux sous les fenêtres des personnes qui prennent avec eux un abonnement. En sortant de la chapelle du château (car le roi était un de leurs premiers souscripteurs), on les voyait en long manteau noir, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, rappelant les *sombre-*

ros des Espagnols, marcher silencieusement sur la neige dont les rues étaient couvertes, et venir se ranger en bon ordre devant la fenêtre de leurs souscripteurs. M. de K. étant abonné, tous les dimanches, par tous les temps, grêle, pluie, neige, vent, le concert commençait; il se composait uniquement de voix humaines, ce magnifique instrument, si supérieur à tous les autres, et à travers les doubles châssis des fenêtres, pénétrait une magnifique harmonie. Quelquefois les troupes se séparaient en deux, dont chaque partie allait se placer à l'une des extrémités de la rue. Alors avait lieu un effet d'écho si beau, si pénétrant, que le frisson vous parcourait de la tête aux pieds.

Depuis longtemps le bon M. de K. avait dû cesser de me donner les leçons d'allemand dont je ne profitais guère, car je persévérais à ne point vouloir apprendre la langue des vaincus. Mon père semblait décidé à me laisser dans mon obstination, quand une petite révolution intérieure vint changer la face des choses.

François avait réussi jusqu'à ce jour à échapper à la loi sur la conscription. Entré au service de mon père à l'âge de seize ans, il avait suivi son maître dans les pays étrangers, en évitant soigneusement tout ce qui aurait pu rappeler que lui aussi devait subir les chances du tirage. Jusqu'alors ses ruses avaient réussi, mais il venait de recevoir un avertissement qui le rappelait dans la terre natale. S'il n'obéissait pas, il serait considéré comme réfractaire, et ramené en France de brigade en brigade par la gendarmerie. En vain François employa toute l'éloquence qu'il possédait pour persuader à mon père de le racheter de la conscription, représentant que jamais son bien-aimé maître ne trouverait un valet de chambre tel que lui; il lui fallut partir. Ma mère ne savait pas l'allemand; jusqu'alors François avait servi d'interprète pour tout ce qui concernait le ménage; mais à présent nous nous trouvions réduites, ma mère et moi, au service de la vieille Rosine, qui n'entendait pas le français, et d'une jeune servante, qui ne l'entendait pas davantage. Je compris enfin le tort que j'avais eu de refuser depuis un an d'apprendre cette langue allemande, à laquelle mon oreille était du moins accoutumée, et, honteuse de mon opiniâtreté, j'allai un matin demander à mon père de me donner un professeur.

Ce professeur était un petit homme, Français d'origine, bougeant, remuant, actif, mais bon par excellence. Il appartenait à l'une de ces familles que la révocation de l'édit de Nantes avait bannies de France, et le souvenir de la mère-patrie vivait toujours dans son cœur. M. Delorme me prit en grande affection. Il est vrai que je travaillais avec toute l'ardeur que me donnait le remords d'avoir été si longtemps sot et impertinent. Mes progrès rapides animaient mon vieux professeur; il était si content, si fier de son élève, qu'il m'aurait donné volontiers deux leçons pour une. La passion de parler allemand me prit soudain, et je pus voir alors, par l'affection plus grande que me témoignaient les familles allemandes, combien il nous aurait été facile, à nous Français, de nous faire adorer dans le pays.

Le printemps approchait cependant; un jour mon père, qui ne quittait jamais son bureau dans la journée, rentra quelques heures après le déjeuner. Il

était agité, préoccupé, soucieux même. Il raconta à ma mère que, la semaine précédente, une caisse assez lourde était arrivée au ministère à son adresse, et qu'il l'avait renvoyée, sans l'ouvrir, à l'expéditeur. Ce n'était pas la première fois que pareille chose avait eu lieu, et jamais l'ancien ministre, le comte de H., ne lui avait dit un mot de ces envois refusés; mais le nouveau ministre, le général d'A., dont l'opinion politique était entièrement opposée à celle de mon père et qui comptait au ministère plusieurs employés de son parti, lui avait parlé en ricanant de ce trait de sévère probité. D'après ce que le général avait dit, on s'était attaché à tourner en ridicule un fait en lui-même si honorable. Ce fait pouvait, aux yeux de gens dont la conscience n'était pas nette, passer pour une leçon, et les leçons de cette espèce ne plaisaient pas à tout le monde, il s'en fallait. Sous quel aspect la chose serait-elle présentée au roi, si on lui en parlait?... En vain ma mère cherchait à rassurer mon père sur les suites que pourrait avoir une méchanceté bien caractérisée.

« Qu'importe?... s'écria-t-il soudain, ce sera l'occasion d'obtenir qu'enfin ma démission soit acceptée. Je suis fatigué de ces travaux de bureau, qui me détournent des études que j'aime... Non, mon amie, ajouta-t-il, ne crains rien, je ne brusquerai pas les choses, mais je sortirai du ministère. »

Le dimanche suivant, il nous vint très-peu de visiteurs après le grand lever. Que s'était-il passé? Mon père rentra enfin, et nous raconta que le roi était venu à lui, d'un air moitié riant, moitié fâché, et lui avait dit : « Vous n'êtes pas curieux, Ulliac ! »

— Sire, avait répondu mon père, la curiosité eût été de l'indiscrétion, car évidemment on s'était trompé d'adresse. »

Le roi avait alors attaché sur lui ce regard pénétrant qui appartient à la dynastie napoléonienne, puis il avait tourné le dos sans ajouter un seul mot. De là l'incertitude des courtisans sur ce qu'ils devaient penser de cette affaire.

Le dimanche suivant, le roi fut gracieux comme de coutume ; il dit à mon père que son désir était qu'on s'occupât de lever le plan de la place devant le château royal ; il fallait profiter de la belle saison pour que tous les travaux fussent terminés avant l'hiver. Mon père s'inclina avec respect.

« Voyons, ajouta le roi, quand m'apporterez-vous ces plans ? »

— Sire, répondit mon père, le ministère absorbe tout mon temps.

— Ce n'est pas au chef de division, c'est au colonel du génie que je m'adresse, » répondit le roi.

Des larmes de joie brillèrent dans les yeux de mon

père ; trop ému pour pouvoir parler, il s'inclina de nouveau.

La semaine d'après, mon père remettait les affaires de sa division entre les mains de la personne nommée par le roi, et bientôt il recevait le brevet de colonel d'artillerie et du génie du royaume de Westphalie.

Rendu aux études qu'il aimait, mon père reprit le compas, les crayons de l'ingénieur. Presque chaque jour, il avait l'honneur de voir le roi, qui le suivait, pour ainsi dire, pas à pas dans les travaux préparatoires. Nivelier cette place, n'était pas une opération facile. Il fallait ménager quelques maisons, quelques plantations, et calculer l'abaissement du terrain de manière à dissimuler la pente qui devait réunir cette place à la place Frédéric.

Plusieurs fois, lorsque les travaux furent commencés, nous allâmes, ma mère et moi, rendre quelques visites à mon père. Il était radieux au milieu de ses rieurs et de ses soldats du génie, dont la présence presque journalière du roi doublait les forces et le zèle.

A cette époque de l'année avait lieu à Hesse-Cassel une grande foire qui attirait beaucoup d'étrangers. J'eus ainsi le plaisir de revoir deux jeunes Allemandes que j'avais connues à Paris; elles m'avaient vue pauvre et isolée, et me retrouvaient ici dans toute ma gloire, gloire apparente et mensongère, comme bien des gloires en ce monde. Les appointements du colonel n'étaient pas ceux du chef de division, et cependant il fallait faire figure. Ma mère avait le droit d'être présentée à la cour; cette présentation devait entraîner de grandes dépenses; mais j'irais aux bals de la cour, à ces bals parés, objet de mon ambition la plus chère, et mes jeunes amies de Paris m'enviaient tant de bonheur. Isaure m'enviait aussi, et personne ne prenait garde aux réformes qui avaient eu lieu dans notre modeste demeure.

Lors de sa promotion au grade de colonel de l'artillerie et du génie westphalien, mon père avait dû donner un grand dîner, chez le restaurateur français, à tous les officiers des deux régiments. Il avait fallu renouveler ses uniformes, contracter quelques dettes, et les dettes étaient le désespoir de ma mère. Chaque fois que mon père était parti pour l'armée, il avait laissé de ces dettes malheureuses que ma mère ne parvenait à acquitter qu'au prix des plus grandes privations. Elle voyait donc avec une sorte de terreur approcher l'automne, époque fixée pour sa présentation à la cour.

Que de fois dans la vie il faut répéter : *Tout ce qui reluit n'est pas or !* S. ULLIAC-TREMADEURE.

(La suite au prochain numéro).



LE DROIT D'AINESSÉ

Troisième article.

Saint-Omer, février 18...

Dans le secrétaire de ma belle-mère, on a trouvé une lettre à mon adresse; je la transcris ici :

« Ma chère Octavie,

« La lettre que je vous écris sera ma dernière occupation terrestre, elle renferme aussi l'expression de ma dernière pensée et de mes plus intimes sentiments. Quand vous la lirez je ne serai plus, et ma mort laissera tomber sur vous un fardeau peut-être bien lourd. Ces devoirs que j'ai accomplis avec tant de joie, ces travaux domestiques, ces soins d'épouse, de mère, tout ce qui faisait mon bonheur, tout ce que je quitte avec tant de peine, pour vous sera peut-être une gêne pénible, une chaîne austère, dont vous ne sentirez que la contrainte, dont vous ne verrez que les aspérités. Je le comprends, et c'est un sacrifice de plus ajouté à tant d'autres; béni soit Dieu qui les impose et les récompense !

« Ma chère Octavie, je vous connais à peine, je ne vous ai pas élevée, je n'ai pu incliner votre âme vers les pensées qui me sont chères, ni vous plier dès l'enfance aux occupations parfois pénibles et aux devoirs parfois difficiles que le sort impose aux femmes; depuis votre retour auprès de nous, je vous ai laissée libre, libre dans votre trop juste douleur, libre dans vos innocents plaisirs, mais je vous ai observée : vous êtes bonne, et c'est à cette bonté, qui chez vous n'est pas dénuée d'énergie, que je viens faire un appel. Vous êtes l'aînée, à vous le droit du dévouement et de l'abnégation; je vous lègue tout ce que j'ai aimé, Octavie, — votre père et mes enfants. Soyez pour eux ce que j'aurais voulu être, consolation et appui ! Aimez-les ! je n'ai pas besoin de vous demander votre filiale affection pour votre père, je sais que vous l'aimerez, que vous saurez vous dévouer à lui, et fidèle et tendre, remplacer auprès de lui l'épouse morte, l'amie qu'il ne verra plus ! mais mon fils, ma fille, ce sont ces pauvres orphelins que je vous confie, Octavie, et pour lesquels je vous demande pitié, tendresse et protection. Soyez leur mère, je vous remets tous mes droits... que ne puis-je en même temps faire naître dans votre cœur l'affection maternelle qui remplit le mien ! Je les ai tant aimés et je ne les verrai plus ! je me trompe, je les reverrai en Dieu, il seront encore à moi dans cette éternité que je redoute et que je désire : la mort pour le chrétien n'est qu'un vain mot, elle ne l'éloigne que pour un temps de ce que Dieu lui a permis d'aimer, et ceux qu'elle a séparés, la souveraine bonté les réunit et les console ! Ah ! si je suis admise aux pieds de ce Dieu de miséricorde, comme je le prierai pour vous, Octavie ! Non, vos saints protecteurs, votre ange tutélaire, votre mère, qui elle aussi a dû quitter son enfant, n'élè-

veront pas pour vous des prières plus ardentes que les miennes, si vous acceptez généreusement le mandat que je vous confie ! oh ! soyez mère, n'oubliez pas mes larmes et mes dernières angoisses, et la dette que je contracte envers vous, c'est le Seigneur même qui la paiera !

« Il faut vous quitter, mes forces s'épuisent, ma main et mes yeux me refusent leur service. Je vous prie d'accepter, en souvenir de moi, mes livres de piété et mon crucifix; les premiers m'ont souvent éclairée, le second m'a toujours fortifiée, et il viendra un jour où vous aussi, je l'espère, vous trouverez dans ces religieuses pensées, vos délices et votre repos. Adieu, chère Octavie, je vous donne ma bénédiction, et vous assure une dernière fois de ma tendresse et de ma reconnaissance. Priez pour moi.

» MARIE. »

Cette lettre s'est gravée bien avant dans mon cœur, et m'a fait connaître cette âme voilée qui a bien souffert avant que de partir pour le ciel. Ce que je n'ai pu lui dire et lui promettre à elle-même, je le dis, je le promets ici : je serai fidèle aux devoirs que sa mort m'impose, je me dévouerai à mon père, j'aimerai ces pauvres petits enfants, je serai leur mère, je vous le promets, à vous qui ne me voyez plus, mais qui m'entendez peut-être...

Saint-Omer, mars 18...

Nous avons repris, du moins en apparence, notre vie ordinaire; le deuil sur les vêtements, une chambre où l'on n'entre plus, un couvert de moins à table, voilà ce qui indique à l'extérieur le passage de la mort; toute puissante qu'elle soit, elle n'arrête pas pour longtemps le train habituel de la vie... c'est dans le fond de certains cœurs qu'elle fait le vide et qu'elle creuse de silencieuses blessures.

Je suis maintenant à la tête de la maison, on m'a remis les clefs, et Véronique vient prendre mes ordres tous les matins. Ce moment où elle paraît devant moi, un livre de comptes à la main et à la bouche la même phrase : — Que faut-il faire aujourd'hui, mademoiselle ? Ce moment m'embarrasse toujours ; je me sens si novice ! et bien souvent, craignant de me tromper, en donnant des ordres à contre-sens, soit pour les repas, soit pour l'arrangement de la maison, je la consulte, je m'entends avec elle; mais je vois bien que je perds en considération à ses yeux ce que je puis gagner en instruction de ménagère ! Comment faire ?

Mon père a exigé que j'engageasse à notre service une petite bonne qui soignera Edmond. Il me trouve trop délicate pour me permettre d'avoir l'enfant auprès de moi, nuit et jour, ainsi que je l'avais demandé. J'ai obéi, car il m'a semblé qu'un refus aurait vivement

contrarié mon père, si accablé de chagrin. Lui aussi a repris ses habitudes, il va voir ses malades, il rentre à l'heure ordinaire; aux yeux indifférents il paraît calme, mais pour moi, je lis clairement la douleur dévorante sur son visage et dans son cœur. Il ne parle presque jamais; pendant le repas, il regarde la place vide, en face de lui, et souvent des larmes roulent en silence sur ses joues creusées. Le soir, il prend Francine sur ses genoux, il la regarde, elle ressemble à sa mère! et il passe la soirée dans une contemplation muette. Il vit avec ses souvenirs et ses souvenirs usent et rongent sa vie. Il me témoigne de la bonté, de la tendresse, mais je n'exerce sur lui aucun empire: je ne sais ni le distraire, ni le consoler!

Saint-Omer, mai 18...

Que la vie est triste et pénible! je ne réussis à rien, et quoique je fasse, ma bonne volonté se trouve toujours en défaut. J'ai une autorité nominale, mais ma jeunesse et mon inexpérience réduisent cette autorité à néant, je le vois bien. Commençons par les enfants; Francine d'abord: elle a un caractère difficile, emporté, que sa mère contenait par une juste sévérité mêlée de tendresse, mais abandonnée à elle-même pendant la maladie qui l'a rendue orpheline, Francine est devenue intraitable. Je l'ai beaucoup ménagée à cause de son chagrin, et chaque fois qu'elle me parlait de sa mère, elle m'attendrissait, mais elle en parle moins, l'étourderie oublieuse de son âge prend le dessus, et les défauts de son caractère reparaissent augmentés et fortifiés. Elle ne m'obéit pas; je ne puis lui faire prendre une leçon, elle répond avec impertinence à mes réprimandes et se moque des pénitences que je veux lui infliger; à la cuisine, elle tourmente Véronique, qui, toute fâchée, vient me faire ses plaintes; elle fait crier Edmond et le rend irritable, et, de mille manières, elle exerce ma patience. Aujourd'hui n'ai-je pas trouvé brisée toutes les branches fleuries de mes lilas que j'aimais tant? c'était l'ouvrage de Francine; je m'en suis plainte vivement à mon père, qui m'a répondu avec tristesse: « Mon enfant, tâche de la corriger, mais avant tout, prends patience... elle n'est qu'une enfant, et toi tu es l'ainée... » Je compris que j'avais peu de soutien à attendre de mon pauvre père, ne me l'avait-il pas dit lui-même?

Et Edmond! ce pauvre petit n'est plus frais, vif et beau comme autrefois: je crains qu'il ne reçoive pas les soins auxquels il était accoutumé, et cependant, je ne vois pas ce qui peut lui manquer; il faudrait un œil plus exercé que le mien pour reconnaître le défaut de la cuirasse, mais il y en a un, je le sens.

La maison elle-même n'a plus cet air d'élégance dans la simplicité, de propreté coquette, d'ordre artistique qui la rendait plus agréable que beaucoup d'opulentes demeures; Véronique n'est plus dirigée par une main habile, elle perd du temps, elle habille, et voyant la besogne accumulée autour d'elle, son humeur s'aigrit et devient insupportable... Ma tâche est lourde, et je ne me sens pas de force à la porter.

Saint-Omer, juillet 18...

Ma belle-mère, en mourant, a confié mon père à mes soins, elle a invoqué pour lui toute ma tendresse et tous mes respects, mais savait-elle bien jusqu'à

quel point la blessure du veuvage serait incurable? Rien ne peut le distraire, rien ne peut le consoler. Il vit machinalement, absorbé dans une pensée; son corps est sur la terre, mais son âme habite la région des ombres, avec celle qui l'a précédé au tombeau. Hélas! je devrais être soutenue par lui, et c'est moi, si faible, qui me trouve appelée à lui servir d'appui! Lorsque parfois, inquiète moi-même, tourmentée par des soucis d'intérieur, par les espérances de Francine, par la délicate santé d'Edmond, par des préoccupations d'argent qui se glissent à travers nos chagrins, je viens à lui, et lui demande aide et conseil, il sort de sa rêverie et me dit: « Fais pour le mieux, mon enfant; tu es la maîtresse. Ordonne, dirige, retranche; je t'ai remis l'administration du ménage et j'approuverai ce que tu feras. Fais-moi vivre à ton gré, mais je t'en supplie, ne me mêle à aucune discussion... j'ai si grand besoin de paix! »

Ces mots font expirer les plaintes sur mes lèvres; ils m'attendrissent d'autant plus que le visage de mon père atteste qu'il a bien réellement besoin de paix. Le chagrin dévorant le tue. Je voudrais lui offrir un intérieur paisible, des jouissances pures et douces qui pussent ranimer son cœur flétri, mais c'est là une œuvre laborieuse et dans laquelle j'échoue. En vain désiré-je que chaque rouage de la vie domestique se meuve sans bruit, que tous, dans un harmonieux accord, produisent le calme et le bien-être, toujours quelque son criard déjoue mes combinaisons et l'âme malade est froissée, le pauvre cœur endoloriné trouve pas de place où se reposer, le respectueux silence qui convient aux grandes douleurs est interrompu, et moi, impuissante au milieu de ces tracasseries, je me déssole, je pleure et ne fais rien de bon. Ma pauvre belle-mère, vous m'avez promis de prier, priez donc!

Saint-Omer, février 18...

Je pleurais l'autre jour dans ma chambre, je pleurais d'ennui, de fatigue et de découragement: Véronique m'avait fait essayer une scène, en réponse à une juste observation que je m'étais permise; Francine avait lassé ma patience et ne voulait ni lire, ni écrire, ni travailler; seul, le petit Edmond était tranquille et jouait au jardin; je pleurais donc en me représentant les fâcheuses luttes où je consume mon temps et mes forces, lorsque la porte s'ouvrit, et Fanny entra dans la chambre, joyeuse comme tous les jours. Qu'elle me parut fraîche, contente, heureuse de vivre! Tout souriait en elle, ses yeux bleus où brillait la joie innocente, ses lèvres bonnes et franches, ses joues où le rire épanoui creusait des fossettes, sa toilette, jeune et gaie, tout, jusqu'au bouquet de roses qu'elle tenait à la main et qu'elle jeta sur la table, comme un don de joyeuse entrée: « Qu'as-tu? s'écria-t-elle avec sa vivacité ordinaire. Tu pleures, Octavie? qu'est-il arrivé, chère amie? — Rien, répondis-je, tout va comme à l'ordinaire, c'est-à-dire que rien ne va.

Et j'énumérai mes ennuis; Fanny m'écoutait et me dit enfin avec sympathie: — Tout cela est bien ennuyeux, ma pauvre Octavie, et il n'y a guère de remède. A notre âge, on ne peut pas gouverner une maison, on ne peut qu'obéir, et toi, ton père ne te commande rien! — Mais à notre âge on se marie,

objectai-je. — Ah ! c'est bien différent ; quand on se marie on n'a pas une famille à diriger ; on fait quelques petites écoles dont un mari rit tout le premier, mais un père ! — Mon pauvre père n'a pas envie de rire, je l'assure. — Va, je le sais bien, et c'est pour cela qu'il faut te distraire un peu. Viens avec moi à la maison, j'attends quelques amies, nous causerons, nous broderons, nous ferons un bon petit goûter ; j'ai des poires délicieuses et des raisins ! Allons, viens-tu ? »

Je n'eus pas le courage de refuser, et je suivis ma cousine. Nous passâmes une bonne après-dînée, et parmi ces jeunes filles aimables, gaies, pleines d'entrain et de bonne grâce, j'oubliai mes ennuis. Elles m'ont invitée à aller les voir à leur tour et j'ai presque promis. Dois-je me séquestrer absolument parce que mon père ne voit plus personne ? lui-même, j'en suis sûre, ne le voudrait pas ; il a paru approuver la petite distraction que je m'étais permise.

Saint-Omer, novembre 18...

J'ai obtenu de mon père la permission d'envoyer Francine à l'école voisine de la maison ; elle y sera plus heureuse et deviendra, je l'espère, plus traitable, et moi, j'y gagnerai un peu de liberté. L'amitié que Fanny me témoigne me touche, et je passe chez elle, dans sa maison calme et hospitalière tous les moments que je puis dérober à mes occupations. Le morne séjour de notre maison me pèse ; je ne m'y sens pas utile, et lorsque j'ai réglé avec Véronique l'ordre des repas et des travaux, lorsque j'ai donné des ordres pour Edmond, lorsque j'ai assisté à notre triste et silencieux dîner, vite, je m'envole, je vais chez Fanny ; là du moins on respire, on se sent vivre et le chagrin s'endort. Je travaille, je cause avec mes cousines, avec elles je fais des visites, et nous profitons des derniers beaux jours pour nous promener encore. Je les quitte toujours avec regret, et le contraste de leur maison animée avec notre sombre foyer me serre parfois le cœur, mais si je ne puis avoir tout le bonheur que Fanny possède, est-ce un mal que d'en désirer une parcelle, et de chercher, parfois, à se chauffer à ce feu, à se réjouir à cette lumière qui appartiennent à d'autres ? Mon père ne le trouve pas mauvais ; seulement, il m'a dit une fois : « Tu sors beaucoup, mon enfant ? au fait, je ne saurais t'en blâmer : notre maison est bien triste ! »

Il secoua la tête et ajouta : « L'ange gardien s'est envolé. »

Le mien aussi est parti : ma pauvre tante ! toute douleur me rappelle cette douleur, tout soupir a un écho dans mon cœur.

Mais elle-même, si elle vivait, me blâmerait-elle de me distraire un peu ?

Saint-Omer, janvier 18...

Aux ennuis succèdent les malheurs... Voilà mon pauvre Edmond bien malade ; j'écris près de son lit, et à chaque instant il m'appelle de sa voix douce, plaintive, qui va au cœur. Pauvre enfant, je ne savais pas l'aimer autant ; je sens maintenant que Dieu m'a donné pour lui un cœur de mère, et je me reproche avec amertume d'avoir méconnu à la fois mon devoir et mon vrai bonheur, en m'éloignant de lui. Ce qui est arrivé est arrivé par ma faute, je le sens, et je veux l'écrire

ici, comme un *memento* qui m'avertira de ne plus m'oublier à l'avenir. Depuis quelque temps, j'avais pris l'habitude de passer les après-dînées, avec mes amies, tour à tour chez l'une d'elles, et quelquefois aussi chez moi. Hier, nous étions chez Anna, nous avions fait de la musique, et vraiment, depuis deux ans, je ne m'étais pas aussi vivement amusée, nul pressentiment ne m'avertissait. Souvent, dans nos petites réunions, le souvenir de la maison, des enfants que j'y laissais, troublait la distraction que je goûtais avec mes amies, mais ce jour-là le chant d'Auna, la harpe de Lucile me captivaient absolument. Fanny et sa femme de chambre me reconduisirent jusqu'à ma porte, et aussitôt le visage de Véronique m'annonça un accident. Je n'entendis dans ses paroles précipitées et incohérentes que le nom d'Edmond, et je courus à la chambre. Mon père se tenait à genoux près du lit où l'enfant était étendu pâle et l'air souffrant et abattu. « Qu'a-t-il ? m'écriai-je. — Il souffre, dit mon père avec une gravité inaccoutumée, car sa tristesse est toujours pleine de douceur. — Ce n'est pas la faute de Dona ! dit l'enfant en hésitant, ce n'est pas sa faute, il ne faut pas la gronder... embrasse-moi, ma sœur, ma bonne petite sœur. »

J'obtins une explication : l'enfant se trouvait seul, pendant que sa bonne était sortie, désolée, en l'abandonnant, à mes ordres exprès : il s'ennuyait, il avait voulu jouer, et n'étant surveillé par personne, il s'était glissé dans la cour qu'une légère couche de neige rendait très-glissante. Là, il avait pris ses ébats avec Dona, compagne ordinaire de ses jeux, et puis était arrivé la chute inévitable et l'enfant était resté longtemps sur le pavé humide, pleurant et appelant sans qu'on vint à son secours. Véronique aussi était sortie. Mon père, rentré de ses courses, avait entendu la voix du pauvre Edmond ; il l'avait relevé et posé sur son lit : l'enfant se plaignait toujours : il avait le genou démis.

Oh ! comme en apprenant un à un ces détails, ma faute m'apparut grande ! je m'étais laissée aller à l'ennui, au découragement, et, lâchement, j'avais déserté la place ; j'avais jeté les rênes et renoncé au devoir de surveillance maternelle qui m'était confié. Ce pauvre petit enfant était la victime de ma négligence, et il me souriait, et il m'appelait sa bonne sœur et il ne savait pas qu'il eût quelque chose à me pardonner ! Mon père semblait plus triste et plus sombre que de coutume ; j'osai lui prendre la main et je dis à voix basse : « Pardonnez-moi ! — Je n'ai rien à te pardonner, mon enfant, dit-il, ta tâche est lourde, je le sais, et pour cette vigilance exacte, cette surveillance de tous les instants, il faut le cœur d'une mère. — Mais j'ai promis d'être la sienne ! m'écriai-je avec douleur. Oh ! que j'ai eu tort ! »

Il serra ma main et m'attira doucement vers lui ; je l'embrassai. « Tu as le cœur, dit-il, Dieu te donne la volonté ! Ne pleure pas, mon enfant, l'accident d'Edmond n'a rien de dangereux. — Je n'ai plus chez Fanny, ni chez les autres ! dis-je avec un regret que sa bonté rendait plus vif. — C'est promettre mille fois plus que je ne demande, répondit-il ; modère un peu ces relations, afin d'avoir du temps à donner à la maison et à mes pauvres enfants. Veux-tu, Octavie ? — Oh ! oui ! dis-je en pleurant. Et vous, mon père, permettez-moi de veiller cette nuit auprès d'Edmond. — Je te le permets, et il me regarda. — Cela

me fera du bien, ajoutai-je en souriant. — Je le crois, » et il m'embrassa encore.

J'écrivis ceci pendant la nuit; l'enfant s'est endormi peu à peu; je puis réfléchir à mon aise : il y a longtemps que je n'avais causé avec moi-même!

Saint-Omer, janvier 18...

Je l'avoue, je le confesse, depuis plusieurs mois, j'avais négligé tout à fait les soins de la maison; Francine à l'école, Edmond avec sa bonne ne me laissaient pas de préoccupation; j'avais abandonné le ménage à Véronique, sous prétexte qu'elle s'y entendait mieux que moi... L'accident d'hier et mes réflexions de la nuit m'ont éclairée sur mes torts, et je veux les réparer. J'ai causé avec Francine : elle n'a rien appris à son école et elle a beaucoup oublié; Edmond, négligé, est malade par ma faute : je ne les quitterai plus, c'est là ma première résolution. Je les garderai tous les deux auprès de moi, et dût-il m'en coûter ennui, fatigues, dégoûts, je saurai au moins, jusqu'à un certain âge, les élever et les instruire.

J'ai examiné avec un soin scrupuleux les livres de compte de Véronique, le mémoire de nos fournisseurs, et je m'aperçois que notre budget est loin d'être en équilibre. Hélas ! il faut bien l'avouer, mon cher père, affaibli par l'âge, dévoré par sa tristesse, voit chaque jour diminuer sa clientèle, autrefois nombreuse : bientôt il n'aura plus d'autres malades que ceux dont il disait, comme Boerhave : « Mes pauvres sont mes meilleurs malades, car c'est Dieu qui me paie pour eux. » Cette récompense du médecin charitable, compatissant, sympathique à toutes les douleurs, il l'aura dans le ciel, mais ici-bas, il semble destiné aux épreuves qui accablent souvent les meilleurs d'entre les hommes. Mon devoir à moi est de les adoucir. Je saurai diminuer nos dépenses, sans que mon père en souffre : c'est là ma seconde résolution. D'abord, je congédie la bonne d'Edmond, et je tiendrai sa place; ensuite, je supprime l'externat de Francine, je serai son institutrice; puis, je modérerai mes dépenses personnelles, car je ne saurais me dissimuler que nos petites réunions d'amies, si simples qu'elles soient, ne m'aient poussée à des frais de toilette bien inutiles. Rayons tout cela, sans un regret, sans un soupir.

Pour m'encourager, j'ai relu la lettre de ma belle-mère, et, me mettant à genoux, j'ai promis encore une fois à Dieu et à elle de faire de mon mieux.

Saint Omer, février 18...

Edmond va mieux; mon père assure qu'avant peu de jours, il pourra se lever. Il est attachant par son extrême douceur et cette patience enfantine qui s'étonne de souffrir. Cet étonnement de l'innocence devant la douleur n'est-il pas un souvenir de notre première origine, de ces jours d'Éden où l'homme, soumis à Dieu, ne devait connaître ni la souffrance, ni la mort?

Saint-Omer, février 18...

Ce matin, madame Duperron est venue me voir; j'étais préoccupée et triste, et elle s'en est aperçue : — Je viens de la part de Fanny, dit-elle, elle s'étonne de ne plus vous voir, bonne petite cousine. — Je ne

puis pas sortir; l'accident d'Edmond m'a bien montré que je ne puis quitter la maison.

Et je lui racontai ce qui s'était passé. — Je conviens, dit-elle avec sa franchise cordiale et agréable, que vous faites mieux de garder le logis, mais, ma chère Octavie, il faut vous garder de l'excès : vous n'allez pas tourner à la recluse? — Non, cousine, j'irai vous voir de temps en temps. — Bien! et Fanny viendra vous voir de son côté, et souvent, car elle vous aime de tout son cœur. Et elle pourra même vous aider, car elle s'entend au ménage! C'est une petite fée, elle fait tout ce qu'elle veut, et le fait gaie ment. — Elle est bien heureuse! dis-je, moi, je suis bien ignorante du ménage, ma tante ne s'en occupait guère. — Il faut une mère pour apprendre cela à sa fille : Fanny est mon écolière; toute petite, elle me suivait partout, regardant ce que je faisais, écoutant ce que je disais, et peu à peu elle a appris. Mais vous, mon enfant, si quelque chose vous embarrasse, pourquoi ne pas nous le dire?... Nous sommes parents, et le sang n'est pas de l'eau, et de plus nous sommes amies... n'est-ce pas, Octavie?

J'embrassai l'excellente femme, et, dans un élan de cœur, je lui dis tout ce qui m'inquiétait. Elle devint sérieuse, et me répondit : — Pour les enfants, cousine, vous avez pris le bon parti; celui qui vous fera le plus d'honneur et de profit de toutes les manières, car ces enfants vous aimeront comme vous les avez aimés. Pour Véronique... ne vous inquiétez pas... je vous donnerai mes méthodes, mes petits secrets de ménagère, et en vous voyant bien instruite, elle redeviendra obéissante : vous la veillerez de près, du reste. Pour les affaires d'argent, votre économie regagnera bien vite ce petit arriéré, mais, mon enfant, il faudra calculer à l'avenir. Votre pauvre père est brisé... et je crains bien que ni santé, ni clientèle, ne reviennent jamais. — Ah! ma cousine, dis-je, vous savez bien que moi, au moins, je ne le quitterai jamais. — Oui, Octavie, je sais que vous êtes bonne fille et bonne sœur; et vous, souvenez-vous que les Duperron sont des parents dévoués, et que dans vos chagrins, c'est à eux et non à d'autres, qu'il faut vous adresser...

Elle m'embrassa en achevant ces mots qu'elle avait dits avec force, et comme embarrassée de son émotion, elle sortit aussitôt. Cette conversation m'a fait du bien : je me sens moins isolée, moins triste depuis qu'un cœur franc et généreux a compati à ma peine : ce n'est pas ma tante, ce n'est pas son esprit délicat, son agréable langage, son âme si facilement attendrie par le bien, si transportée par le beau, mais c'est encore de la bonté. Et quoi de plus nécessaire dans le commerce de la vie que la bonté?...

Saint-Omer, mars 18...

La maison va un peu mieux, mais non sans peine. Je me suis mise à donner régulièrement des leçons à Francine, et j'ai obtenu, sinon des progrès, du moins de la docilité. Edmond se porte tout à fait bien; il ne me quitte pas, et je m'y attache de plus en plus. Véronique est la plus enfant peut-être des trois, car son humeur et ses brusqueries sont bien peu raisonnables; cependant, comme elle chérit la famille et surtout mon père, pour qui elle a un culte, je trouve dans cet attachement une anse pour la

prendre, et lorsque je veux quelque chose d'elle, je dis le mot magique, le *Sésame* irrésistible : Cela ferait plaisir à monsieur ! Alors, on m'obéit. Mais quand je vivais paisible et insouciant auprès de ma chère tante, qui m'eût dit qu'il aurait fallu tant de patience et de diplomatie pour arriver à un résultat qui n'est, à tout prendre, que médiocre et imparfait ?

Saint-Omer, avril 18.

Ce matin, Lucile est venue me voir. Lucile est une amie dont j'ai fait la connaissance chez Fanny ; elle est médiocrement jolie, médiocrement spirituelle, mais bonne et franche. L'excès de discrétion et de mesure n'est pas son défaut. En entrant, elle m'a sauté au cou, en me disant avec expansion : « Je ne veux pas que tu apprennes par d'autres le grand événement : je me marie, chère Octavie ! »

Je la félicitai de grand cœur, et aussitôt elle éxtra dans le détail. Elle épouse un homme jeune, riche, distingué, et qui l'aime : « Nous serons heureux, me dit-elle avec conviction : il est si bon, si aimable pour moi, si prévenant pour mes parents ! Nous aurons une maison charmante que l'on arrange selon mes goûts, car on me consulte en tout, je suis maîtresse, vois-tu, ce qui est fort agréable. Mon trousseau est fait, et beau ! tu verras ! mes oncles, mes tantes me comblent de présents, on ne sait qu'inventer pour me faire plaisir ! Je suis une heureuse fille, une heureuse fiancée ! »

Longtemps elle parla ainsi, énumérant avec complaisance ce qui la charmait, marques de tendresse, faveurs de la fortune, promesses d'avenir, ce qui embellit et honore la vie. Je l'écoutai d'abord avec plaisir, puis mon cœur se serra comme si un dard l'eût percé, et restée seule, je me mis à pleurer.

Pourquoi suis-je déshéritée ? pourquoi le bonheur des autres ne sera-t-il jamais le mien ? pourquoi suis-je bannie de ce chœur des heureux qui chantent de si joyeux cantiques, et s'applaudissent d'être et de vivre ? La mauvaise fortune pèse sur moi, d'austères devoirs m'enchaînent, et jamais, jamais je ne goûterai ni les sentiments qui remplissent l'existence, ni la douce aisance au milieu de laquelle s'épanouit le bonheur, ni le repos d'esprit et de corps dont, jeune encore, je sens déjà le besoin. Comme une esclave à la meule, je suis liée à un labeur pénible et dont rien ne me paie, car mon père ne se console pas. Pendant que j'écris ceci, les larmes tombent de mes yeux et mouillent ces lignes où je retrace l'amertume de mes pensées. Je pleure sur moi-même, sur ma jeunesse sacrifiée, sur les longs jours qui m'attendent et qui, de plus en plus tristes, me conduiront à une vieillesse solitaire et à un tombeau oublié...

Hier, au moment où j'écrivais ces dernières lignes, et où, dans ma faiblesse, je me laissais aller aux plaintes et aux murmures, la cloche de la paroisse sonna. — Ne dirait-on pas qu'elle m'appelle ? pensai-je. Et je me rendis à cette voix sainte. Lorsque j'arrivai à l'église, on chantait le *Magnificat*, et un prêtre monta aussitôt en chaire. Les lampes ne jetaient qu'une faible lueur, et me laissaient entrevoir sa taille haute et maigre et sa tête chauve entourée d'une couronne de cheveux blancs. Il prêcha sur la paix, en prenant ce texte de l'Evangile : *Venez à moi, vous tous qui êtes accablés et chargés, et je vous soulagerai*. Je l'écoutai d'abord avec le respect que commande toujours la parole sainte, mais peu à peu je me sentis attirée et captivée puissamment. Il semblait qu'il vit ce qui se passait en moi : sa parole rouvrait mes blessures, mais pour y verser le baume, et, pour la première fois de ma vie, je compris que ce Dieu, qu'il peignait si grand dans sa miséricorde, pouvait consoler et tenir lieu de tout. *Rien ne manque à qui Dieu suffit !* répétait-il d'après sainte Thérèse. Je ne sais pas s'il était éloquent, mais je sais qu'à sa voix mon âme s'irradiait d'une clarté intérieure : oui, je voyais clairement la brièveté des choses de la terre, le vide du bonheur et la joie d'une âme qui cherche en Dieu son ineffable récompense. Il avait cessé de parler, mais j'écoutais encore la voix qui parlait au dedans de moi ; je pensais à ma belle-mère dont la religion avait adouci les souffrances et embelli la mort ; tout ce que j'ai jamais lu ou entendu de bon, de pieux, se représentait à ma mémoire et m'encourageait à bien faire : il me semblait qu'on m'exhortait à ne plus penser à ce qui m'avait troublée, à faire franchement et généreusement mon devoir, dût-il m'en coûter quelques sacrifices, et à mettre en Dieu une confiance qui ne serait pas trompée. « Je le veux ! » dis-je à plusieurs reprises. Et je pleurais encore ; mais que c'étaient des larmes douces et consolantes ! On quitterait tous les plaisirs de la terre pour pleurer ainsi.

Il n'était pas tard : je pris la résolution de me confesser le soir même pour faire mes Pâques, et je m'adressai à ce vieillard dont la parole avait eu tant d'empire sur mon cœur. Je lui dis tout : faiblesses, découragement, langueur de mon âme pour le bien, aspiration au repos, à la félicité, je n'eus rien de caché, et il sut tout comprendre et tout apaiser. Il parla peu, mais jamais je n'oublierai ses conseils, et, s'il plaît à Dieu, je les suivrai. Ce jour est vraiment mémorable pour moi, car à dater d'aujourd'hui je veux renoncer à moi-même pour être à Dieu, et si je suis chargée et accablée, eh bien, j'irai vers lui, et je serai soulagée ; la tempête cessera, il se fera un grand calme ! Le bon prêtre me l'a promis, et d'ailleurs, les promesses de Dieu ne sont-elles pas là ?...

M^{me} BOURDON.



LA LUCIOLE ET LA VIOLETTE

La Violette, un jour, dit à la Luciole :
« Ma chère sœur, vous êtes folle
De vouloir éclairer ce brin d'herbe le soir.
A-t-il des yeux pour la lumière?...
— Vous le parfumez la première!
Sent-il donc mieux qu'il ne peut voir?...
Des richesses que Dieu nous donne,
Nous ne devons priver personne.
J'ai la clarté, vous la senteur;
Eh bien! prodiguons-les, ma sœur!
Sans demander, pour les répandre,
Si le brin d'herbe sait comprendre! »

ALEXANDRE DEPLANCK.

REVUE MUSICALE

Nous soumettons ce mois-ci, au choix de nos abonnées, une jolie collection de chœurs, composés expressément pour les jeunes filles. Les morceaux d'ensemble sont presque toujours d'une difficulté inabordable pour les commençants et cependant, il n'y a pas de meilleure étude que celle de la musique à plusieurs parties. Nous pensons donc que les chœurs que nous ajoutons à nos catalogues seront appréciés en raison de leur utilité d'abord; et ensuite, parce que les noms de leurs auteurs en garantissent le mérite. Quoique toutes ces œuvres se distinguent par des qualités parti-

culières, nous recommandons surtout ceux dont les titres suivent : *Ah! quel beau jour*, de Lamotte; *Le triomphe s'apprête*, de Uffoltz; *Chantons ce jour d'ivresse*, de Dupart; *La Sainte-Catherine et la Saint-Nicolas*, de Testard. — Mentionnons aussi un remarquable morceau pour piano, de l'excellent pianiste-compositeur Krüger, intitulé *Rémuniscence sur l'Ame en peine*, ce gracieux opéra de Flotow. — Des morceaux pour piano à deux et à quatre mains, complètent notre catalogue d'avril.

THÉÂTRE LYRIQUE : **Philémon et Baucis**, opéra en trois actes, de MM. JULES BARBIER et MICHEL CARRÉ, musique de M. CH. GOUNOD.

C'est un charmant sujet que celui de *Philémon et Baucis*. Deux vieillards impotents et malingres, qui, en récompense de leur attachement immuable envers les dieux, retrouvent toutes les grâces de la jeunesse; les arbres verts qui reverdissent, les voix chevrotantes qui deviennent fraîches et sonores, les sentiments atténués par l'âge qui font battre des cœurs pleins d'un

légitime amour, c'est, à coup sûr, chose rare et gracieuse à voir. Malheureusement nous avons, depuis si longtemps, amassé et trié les lambeaux de la friperie mythologique, qu'il nous fatigue de retomber sur un plum oublié, ou sur une tunique payenne. Nos mœurs, d'ailleurs, ne s'accroissent plus guère de ces spectacles où les dieux de l'Olympe parlent leur langage ampoulé; il n'y a là ni enseignement historique, ni scènes de la vie réelle, ni rien de ce qui constitue les goûts et les aptitudes modernes. On nous dira que la musique ne peut raisonnablement

pas s'adapter aux petits poèmes vulgaires qui se passent dans nos intérieurs bourgeois.

Soit! On nous dira que le *Fidèle Berger*, opéra comique d'Adam, dont la partition n'était pas sans valeur, n'a obtenu que peu de succès au temps où il fut représenté, parce que les mélodies gracieuses du compositeur n'étaient pas rehaussées par la majesté de la mise en scène. Cela est encore vrai. Mais il y aurait, ce me semble, pour les librettistes, un milieu à choisir, qui permettrait d'allier les exigences lyriques aux libertés du théâtre moderne; et c'est toujours hors des sphères du possible que ces messieurs cherchent leurs effets. *Faust* était aussi une production que nos voisins d'outre-Manche qualifieraient d'excentrique, et qui précisément, à cause de cela, manque de clarté. La peinture du cœur humain dans les phases de la vie réelle, me semble la première condition d'un artiste pour frapper, toucher, émouvoir. Nous avouons, à notre honte peut-être, n'avoir jamais versé une larme en voyant jouer une tragédie, même lorsqu'une magnifique pièce de Racine était traduite par l'inimitable tragédienne que nous avons perdue, tandis qu'un petit acte d'un mérite cent fois moindre nous a fait pleurer, quand les situations étaient naturelles et les personnages vrais. Le naturel! le naturel! voilà ce qui nous manque, voilà ce qui nous serait le plus utile. Dans la vie ordinaire, dans la peinture, dans la littérature, dans tous les arts enfin, rien n'est plus charmant que le naturel et la simplicité. Il fallait tout le talent de M. Gounod pour sortir triomphant des difficultés de l'entreprise, et l'on peut dire qu'il a remporté une éclatante victoire. C'est un admirable talent que celui de ce compositeur, c'est à coup sûr une des gloires de notre époque. Si nous n'avions pas peur de voir se soulever contre nous le flot si compacte des auteurs de notre temps, nous oserions dire la gloire la plus pure, la plus complète, la plus justifiée. — M. Gounod ne fait pas de la musique pour faire du bruit. Il fait de la musique pour l'âme, pour la pensée, pour l'art. Il n'accumule pas les notes, les trilles, les broderies, pour arriver à des effets factices; il donne à son idée une forme neuve, concise, nerveuse, touchante; toujours vraie, toujours consciencieuse. C'est là un véritable maître qui comprend et pratique la simplicité à la manière des Grecs, c'est-à-dire la simplicité sublime. Une chose que nous avons peine à comprendre, c'est que M. Gounod n'ait pas encore composé une œuvre, comme il sait les composer, sur un sujet biblique, et, ce qui m'étonne, c'est que les librettistes n'aient pas encore extrait, de la mine qu'ils exploitent si mal, des filons qui permettraient aux compositeurs d'allier la musique religieuse à la musique profane, l'orgue aux instruments de cuivre, et la pensée divine aux sentiments humains. Est-il nécessaire, dans un poème, que l'amour occupe la première place! N'y a-t-il pas des sujets où le cœur peut-être attendri, l'admiration soulevée, sans le secours de ces éternelles passions, mises à toutes sauces, et si fatigantes et si vulgaires, qu'on a peine à en écouter jusqu'au bout la manifestation? Nous aimerions à voir le théâtre devenir un enseignement moral et historique, en même temps qu'un lieu où l'on trouve le plaisir, l'enthousiasme et les douces émotions. Le talent de M. Gounod est presque le seul sur lequel on puisse fonder l'espoir de

cette résurrection théâtrale. Malheureusement, il est à craindre que notre voix, perdue dans la foule, ne parvienne pas jusqu'à lui.

La partition de *Philémon et Baucis* n'a pas d'ouverture, nous l'avons regretté. La courte introduction qui précède le lever du rideau n'est qu'un motif indiqué par les hautbois et répété par les violons. Un joli duo suit cette courte préface; il est chanté par Philémon et Baucis et traduit parfaitement les sentiments doux et honnêtes de ce paisible ménage. Des voix lointaines viennent interrompre le dialogue des vieux époux : un chœur retentit, célébrant le Dieu de la vigne, et formant un heureux contraste avec le calme noir de la scène qui précède. Mais tout à coup le temps devient sombre, la pluie fouette, le tonnerre gronde, le vent ébranle la cabane du couple effrayé. Deux voyageurs surpris par l'orage, y demandent un abri qui leur est accordé avec empressement. Ils ont faim, ils ont soif! mais, hélas! le pain et l'eau forment le plus clair menu du repas qui leur est offert. Vulcain, de fort maussade humeur, chante un air passablement grognon, qui est d'une extrême originalité. Jupiter fait mieux les choses : il change l'eau en vin, et apprend à ses hôtes hospitaliers qu'il est le maître de l'Olympe. Il est venu dans ce bourg pour faire éclater les foudres de sa vengeance sur les habitants, qui ont méconnu sa puissance. Mais voulant dérober Philémon et Baucis au spectacle de la ruine et de la désolation, il les endort. Là se trouve un chant de sommeil d'une grande douceur et d'une fort belle mélodie. Ce morceau termine admirablement le premier acte.

Le deuxième acte nous transporte au milieu d'une orgie, à laquelle se livrent de jeunes Sybarites, voluptueusement couchés sous les portiques du temple de Cybèle. Grâce, mollesse, langueur, gaîté, tout se trouve dans ce chœur d'un cachet tout oriental. Les couplets : *C'est le vin*, chantés par une jeune bacchante, ne sont pas à la hauteur du morceau que nous venons de citer. Un scherzo dansant, à deux temps, dans le genre de la *danse des almées*, de Félicien David, a produit un très-grand effet. Sur les dernières mesures de cet air, le chœur jette l'évocation : *Evoé!* Au milieu de toute cette joie arrivent Vulcain et Jupiter. Les idoles du plaisir sont renversées. Le Dieu de l'Olympe foudroie cette race d'infidèles. Beau et grandiose final, d'un effet irrésistible.

Au troisième acte, Philémon et Baucis sont redevenus jeunes. Ils ont fait un doux rêve, et le rêve se réalise. Baucis, en robe de mariée, s'éveille la première. *Un jeune homme endormi!* s'écrie-t-elle en voyant Philémon. Celui-ci s'éveille à son tour et dit : *Quel Dieu, vers moi, guide tes pas, jeune fille.* Tout cela se résume en un charmant duo. Viennent ensuite les couplets de Jupiter, admirablement chantés par Battaille, puis un air de Baucis, *Rendez-moi mes rides*, qui termine la partition. Nous ne reviendrons pas sur le talent de M. Gounod; tout est beau, grand, profond et coloré dans son admirable orchestration.

Nous ne rendrons compte à nos lectrices, qu'après un examen plus approfondi, de l'opéra de *Pierre de Medici*, — paroles de MM. Pacini et de Saint-Georges, musique du prince Poniatowski, — représenté récemment au théâtre impérial de musique.

MARIE LASSAVER.

Economie Domestique

BEIGNETS DE CRÈME.

Faites bouillir un litre de lait jusqu'à réduction de moitié; quand il sera froid, mêlez-y six jaunes d'œufs, cinq ou six macarons, dont un amer, une cuillerée de fleurs d'oranger pralinées, réduites en poudre, un peu de zeste de citron râpé; lorsque cette crème sera bien épaisse, trempez-la dans une pâte à frire légère, et faites frire de belle couleur.

CRÈME BACHIQUE.

Prenez un demi-litre de vin de Champagne rosé, faites-le bouillir avec addition de sucre et de canelle. Prenez douze jaunes d'œufs, mêlez-les bien avec une cuiller, incorporez-les au vin, sans que celui-ci cesse de bouillir. Lorsque la préparation est bien liée, passez-la au tamis de soie, et versez dans un plat creux. Servez froid.

Correspondance

PLANCHE DE BRODERIES.

PLANCHE IV. — 1, Garniture de la jupe orientale. — 2, et 3, Parure élégante — 5, C. R. — 6, M. L. B. — 7, B. D. — 8, A. E. F. — 9, A. J. enlacés — 10 J. H. enlacés — 11, E. M. C. — 12, E. C. M. enlacés — 13 et 14, Parure au point de poste — 15, M. B. S. enlacés — 16, A. F. E. enlacés — 17, T. D. H. — 18, B. D. — 19, B. C. enlacés — 20, A. G. — 21, M. B. R. — 22, M. L. B. — 23, M. B. R. enlacés — 24, A. E. F. — 25, S. L. enlacés — 26, Mouchoir élégant avec écusson et E. N. — 27, B. D.

PLANCHE DE PATRONS.

— 28, Cécilia — 29, Anaïs — 30, Estelle — 31, Nelly — 32, Gracieuse — 33, Aglaé — 34, Geneviève — 35, Philomène — 36, Gabrielle — 37, Julia — 38, Lydie — 39, Fanny — 40, Atala — 41, Méhala — 42, Angéline — 43, Christine — 44 à 50. Chemise de nuit — 51 à 54, Veste de petit garçon — 55 à 57, Bonnet de nuit — 58, Pardessus de petite fille — 59 à 64, Renoncule — 65 et 66, Nouveau modèle de jardinières — 67 et 68, Capote d'enfant — 69 et 70 Nouveau, vide-poche.

Jeanne à Florence.

Il n'est coin de terre si reculé, anfr si profond, vallon si solitaire, où n'ait pénétré l'annonce de la grande marée; aussi, ma Florence, bien que tu n'aies pu lire sur nos murs, en gros caractères noirs sur fond jaune, l'invitation que faisait aux Parisiens la compagnie des chemins de fer, de se rendre, à *prix réduits*, sur les côtes normandes pour contempler le phénomène des grandes eaux, du *Pororoco*, de la *Barre*, je suis sûre que, tout aussi bien que moi, tu connais les faits et gestes de la marée séculaire et n'attends, sur ce sujet, aucune nouvelle explication.

La marée s'est conduite avec beaucoup de calme et de majesté, trouvant sans doute indigne d'elle de donner en spectacle, aux badauds parisiens, ses troubles et ses fureurs.

Quelques-uns de ces derniers, obstinés chercheurs de merveilles, au moment même où cette marée mouillait la semelle de leurs chaussures, braquaient, dit-on, de grandes lorgnettes à l'horizon, pour être sûrs de ne pas manquer son entrée.

Les plus étonnés en cette affaire furent certainement les familles de homards, les bancs d'huîtres,

es mollusques et les madrépores qui, au moment du retrait des eaux, virent ces ondes protectrices les abandonner, pour la première fois peut-être depuis cent ans, livrant à des regards profanes et hostils leurs demeures, les berceaux de leurs enfants, les tombes de leurs ancêtres.

Où, ce dut être un terrible moment ! Qui sait si l'une de ces huîtres, violemment arrachée à son rocher, ne révélera pas un jour les péripéties de ce drame, les phases de cette Iliade ? Les poupées, les montres et les ânes écrivent bien leurs mémoires, pourquoi les huîtres n'en feraient-elles pas autant ?

Mais, alors, gare à M. Babinet ! j'imagine qu'il y sera peint sous de bien noires couleurs : qui donc aurait pensé, sans ses savantes instructions, à quitter son foyer pour s'en aller, dans la vase, courir après la marée.

Pauvres huîtres ! vous ne serez pas les seules victimes de la science, en 1860. Cette année-ci semble créée et mise au monde pour porter le trouble au sein du repos, l'agitation où était le calme, le mouvement partout.

A peine âgée de trois mois, elle a sondé les abîmes, et voilà que de nouveau sont mis par elle en campagne les amateurs des phénomènes de la nature.

Cette fois, ce n'est plus vers le nord qu'ils se dirigent, mais au midi ; les crustacés n'ont rien à craindre, mais les aigles, dont les nids vont courir plus d'un danger. Les montagnes du Gorbé, le petit plateau d'Alaba, les cimes de Pancorbo, les pics d'Urbion, et surtout le Moncayo, vont être assaillis, non par une nuée de sauterelles, mais par des caravanes de touristes, curieux de contempler, dans les meilleures conditions possibles, la belle éclipse de soleil annoncée pour le 18 juillet.

Or, sur les monts que je te nommais tout à l'heure, l'air est d'une pureté si admirable, le bleu du ciel si foncé, que la nuit de l'éclipse y sera plus marquée qu'en tout point du parcours de l'ombre.

Comment résister à des invitations si engageantes ? Tu trouves peut-être que le Moncayo a le tort immense, à tes yeux, de n'être pas compris dans les environs de Paris ; mais quel mérite y aurait-il à voir l'éclipse de sa fenêtre ? Songe donc que « non-seulement l'éclipse du 18 juillet sera totale, non seulement elle durera trois grandes et précieuses minutes, mais encore les principales planètes de notre système, Vénus, Mercure, Jupiter, Saturne, constellées autour du soleil, viendront prendre part à la fête ; bien des centaines d'années s'écouleront avant que les nombres, par qui les astres sont gouvernés, reproduisent une combinaison si rare, et permettent à nos descendants de contempler un si magnifique spectacle. Le 18 juillet au matin, sur les bords de l'Océan pacifique, les laborieux habitants de la Californie, verront le soleil, à peine levé, s'effacer progressivement par l'interposition du corps opaque de la lune, se réduire en un croissant délié, et disparaître pour quelques instants. Mais l'ombre qui se projette alors sur la terre, s'avancant avec une vitesse moyenne de près de 1000 mètres par seconde, ira, dans toute la durée du jour, distribuer le même spectacle à tous les observateurs répartis sur une bande d'une cinquantaine de lieues de large, et qui, traversant les Etats-Unis, franchira l'Océan pour accoster l'Europe par le nord de l'Espagne, gagnera ensuite l'Afrique,

et se terminera sur les bords de la mer Rouge. En France, le phénomène ne passera pas complètement inaperçu, mais l'éclipse ne sera que partielle, et elle n'offrira pas plus d'intérêt que celles que Paris a déjà vues à différentes époques. *Les vrais amateurs se rendront sur le trajet du point central de l'ombre, soit en Espagne, soit en Algérie, et ils auront pour eux les chances combinées de la belle saison et des climats méridionaux.* »

Tu vois, Florence, qu'il faudra songer sérieusement à ferrer notre bâton de route, et à préparer un verre noirci. J'espère que les trois mois qui nous séparent du délai fixé seront mis à profit par la science, et que le problème de la locomotion aérienne sera résolu pour cette époque. Ce serait triste de ne pas savoir profiter d'une si bonne occasion.

Je n'ai fait, en passant, mention de l'éclipse que pour te donner une preuve des tendances éminemment agitées, anti-stationnaires de l'année qui court. Tout, jusqu'aux arbres, jusqu'aux pierres, se déplace et se met en mouvement. Témoin ces grands marronniers qu'un coup de baguette semble avoir, par enchantement, transportés sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois ; ils se sont endormis à l'automne au fond des bois, et les voilà qui se réveillent au sein d'une bruyante cité ; ils n'avaient pour horizon que la clairière, et les voilà face à face avec le Louvre ; quel réveil ! Ne vont-ils pas souffrir le mois prochain, alors qu'atteignant leur épanouissement, que les bourgeons seront développés, les feuilles vertes et tendres, ils ne recevront, à la place de la rosée du ciel, que des tourbillons de poussière ; on leur donnera, il est vrai, de fréquents bains de pied : est-ce une compensation suffisante ?

Ce que c'est pourtant que les vicissitudes de ce monde ! Paris, jadis, n'était que bois et marais ; peu à peu les arbres ont été abattus, et les maisons se sont élevées ; nous procédons maintenant d'une façon toute différente : les maisons tombent et les arbres font leur rentrée triomphale. Est-ce à dire que nous reviendrons fatalement à l'état primitif et sauvage, et qu'un jour le pâtre dira au voyageur, en lui montrant au milieu des buissons quelques pierres éparses : « Ici fut Paris ? »

Je t'assure, Florence, que ces pensées, quelque funèbres qu'elles puissent te paraître, ne troublent point ma sérénité. Est-ce qu'on peut être triste en avril ? les hirondelles font entendre leurs petits cris joyeux, le printemps revient, les fleurs retrouvent leur parfum, les malades l'espérance, ma belle branche de buis, comme un rameau de paix, couronne mon bénitier, et Pâques approche : que de raisons pour se réjouir et chanter *alleluia* !

Je n'oublie pas pour cela que la semaine en laquelle nous entrons est la grande semaine, la semaine sainte, et que, pour prendre part dimanche à la joie de l'Eglise, il nous faut d'abord prendre part à ses douleurs.

Aussi, faisant le sacrifice de son vœu le plus cher, ta petite Jeanne ne te répètera point aujourd'hui qu'elle désire impatiemment ton retour ; elle se contente de t'embrasser, espérant que Dieu et ton amitié feront le reste.

COTÉ DES BRODERIES.

1, RICHE GARNITURE, destinée à la jupe de mousseline allant avec l'Orientale de Mars. Ce dessin se brode au-dessus de l'ourlet; simplifié, il pourrait servir pour jupon. Brodé tel qu'il figure sur la planche, il serait très-convenable pour une robe de baptême riche.

2 et 3, PARURE dite de *Violettes*. Il est en effet facile de retrouver sur cet élégant dessin des touffes de la fleur toujours aimée.

Afin d'aider nos amies à exécuter ce charmant travail, nous leur indiquons trois manières de le faire, pour qu'il leur soit permis de choisir :

1° Sur mousseline, plumetis et point de sable.

2° Sur batiste, application de tulle d'Alençon. La batiste dessus et le tulle dessous. Un cordonnet fin marque les contours des fleurs et des feuilles.

Les touffes de violettes et les petites fleurs se détachent d'une façon charmante sur le fond de tulle ; c'est léger et riche à la fois.

3° Sur batiste très-claire, application de tulle d'Alençon. — La batiste dessous et le tulle dessus. — Les violettes et leurs feuilles sont, de cette manière, en tulle ; leurs nervures au plumetis. — Les fleurettes également au plumetis. — Le tulle, ainsi disposé, simule des jours.

Enfin, pour nos amies les moins habiles, nous avons un quatrième procédé : c'est d'employer le point de poste, ancien et nouveau, pour les fleurettes, et de faire au feston fin et au cordonnet les touffes de violettes.

4, PETITE GARNITURE; plumetis ou feston, — pour layette ou trousseau.

5, C. R., romaine fleurie, plumetis.

6, M. L. B., romaine, plumetis.

7, B. D., gothique, plumetis.

8, A. E. F., anglaise, cordonnet blanc *couponné* de rouge, ce qui veut dire qu'après avoir brodé les lettres au cordonnet en coton blanc, on prend une aiguille de coton rouge, et on pique alternativement dessus, puis dessous, par-dessus le cordonnet blanc, comme l'indique le dessin.

9, A. J. enlacés; anglaise, plumetis.

10, J. H. enlacés; anglaise fleurie, plumetis.

11, E. M. C. enlacés; anglaise et romaine, plumetis.

12, E. C. M., anglaise ornée, plumetis et point de sable.

13 et 14, PARURE de fillette, modèle parisien; point de poste et plumetis.

15, M. B. S. enlacés; anglaise et romaine, plumetis et point de sable.

16, A. F. E. enlacés; anglaise et romaine, plumetis.

17, T. D. H., gothique, plumetis.

18, B. D., romaine, plumetis.

19, R. C. enlacés; anglaise riche, plumetis et point de sable.

20, A. G., anglaise, plumetis.

21, M. B. R., anglaise élégante, cordonnet et plumetis ou point de poste.

22, M. L. B., romaine, plumetis.

23, M. B. R. enlacés; anglaise riche, plumetis et point de sable.

24, A. E. F., romaine, plumetis.

25, S. L. enlacés; plumetis.

26, MOUCHOIR ÉLÉGANT; touffes de violettes (voir au numéro 2); écusson avec E. N.

27, B. D., anglaise, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

28, *Cécilia*, anglaise, plumetis.

29, *Anais*, id., id.

30, *Estelle*, id., id.

31, *Nelly*, id., id.

32, *Gracieuse*, id., id.

33, *Aglat*, id., id.

34, *Geneviève*, id., id.

35, *Philomène*, id., id.

36, *Gabrielle*, id., id.

37, *Julia*, id., id.

38, *Lydie*, id., id.

39, *Fanny*, id., id.

40, *Atala*, id., id.

41, *Méhora*, id., id.

42, *Angéline*, id., id.

43, *Christine*, id., id.

44 à 50, PATRON d'une chemise de nuit pour petite fille de dix à douze ans.

44, Devant.

La ligne ponctuée du bas indique que, vu l'exiguïté de la planche, la chemise de nuit n'a pu trouver place dans toute sa longueur; cette longueur dépend, d'ailleurs, de la taille de l'enfant à qui ce vêtement est destiné. Un ourlet de 2 à 3 centimètres termine le bas de la chemise de nuit.

45, Dos.

Même observation pour la ligne ponctuée du bas.

46, Plastron du devant (moitié).

C'est à ce plastron que se réunit le numéro 44, quand le haut a été froncé de manière que la ligne D C soit de la même longueur que la ligne marquée des lettres identiques au numéro 46. — Ce plastron doit être double. Sur le bord, à l'endroit, on coud un liseré ou passe-poil qu'on applique ensuite sur le bord du numéro 44. — Cela fait, à l'envers, on rentre le bord du plastron, et on fait des points devant.

47, Plastron du dos (moitié).

La chemise de nuit peut indifféremment se fermer devant ou derrière. Il faut avoir le soin de ménager une ouverture de 15 centimètres de long.

48, Manche.

49, Poignet de la manche.

50, Croquis de la chemise de nuit, pour laquelle il faut 2 mètres 60 de madapolam.

51 à 54, VESTE DE PETIT GARÇON de six à huit ans.

51, Devant.

52, Dos.

53, Manche.

54, Petit côté du dos.

Cette veste peut se faire en drap léger sans aucune garniture; bordée seulement d'un galon de soie posé à cheval ou de quelques rangs de soutache. Le devant n'est boutonné que du haut; la manche est large; le bas de cette manche doit avoir la même garniture que le devant. — Une poche de poitrine se trouve du côté gauche, et une devant. — La première est indiquée sur la planche par une ligne oblique que l'on remarque au-dessus de ces mots: *Arrêt*

1860. La poche du bas est indiquée par une ligne verticale entre les numéros 67 et 68.

55 à 57, BONNET DE NUIT.

55, Bonnet.

Toute la partie comprise entre A A, dont B marque le milieu, doit être froncée et réunie ensuite au ba-volet ou poignet numéro 56.

Fait en jaconas, garni d'une bande festonnée, ce bonnet sera de nuit.

Fait en mousseline, avec un ou deux rangs de mousseline brodée ou garnie d'un petit tulle ou d'une valenciennne, ce bonnet serait très-convenable pour le matin.

Pour l'ornementation, regarder le croquis n° 57.

58, PARDESSUS DE PETITE FILLE de douze à quatorze ans; patron réduit au dixième. Devant. Dos. Manche.

Ce pardessus se fait en drap léger, en taffetas ou en tissu pareil à la robe : popeline, cachemire, etc. On peut border à cheval d'un velours ou d'un ruban, ou garnir d'une roche à la vieille, soit en taffetas, soit pareille à la robe.

59 à 64, RENONCULE.

59 et 60, Modèles des feuilles.

61, Patron de la corolle (12 rangs comme celui-ci en papier panaché).

62, Calice en papier vert.

63, Cœur de la renoncule.

Quand les 12 rangs numéro 61 ont été boulés — ce qui se fait en appuyant une boule de bois dans chaque pétale — on les enfle successivement dans le cœur n° 63, en les collant à mesure, ayant soin de contrarier les pétales. — Le premier rang doit être collé jusqu'à la partie noire; le deuxième rang un peu moins, ainsi de suite.

Quand sont collés les 12 rangs, on enfle le calice n° 62 et on le colle.

Pour un bouton, on n'enfile que deux ou trois rangs, comme le n° 61.

Le n° 64 est le croquis d'une renoncule montée avec ses boutons et ses feuilles, qui figurerait très-bien dans une des nouvelles jardinières de madame Beaussier, dont nous parlions le mois dernier, et dont nous donnons aujourd'hui deux modèles aux numéros 65 et 66.

Ainsi que nous l'avons dit, ces jardinières sont en bambou.

67 et 68, MODÈLES de petites capotes de babies; ces capotes se font en cachemire, en taffetas ou en satin, avec petites ruches de tulle, de blonde ou de ruban.

69 et 70, VIDE-POCHE SAUNIER. — Ce nouveau vide-poche est ainsi appelé parce qu'il affecte la forme des boîtes à sel qu'on attachait dans les grandes chemises de nos grand-mères.

Il peut se faire en drap, en cuir, en velours, ou même en paille. Un vieux chapeau de paille de riz ou de paille d'Italie serait parfait pour cet usage.

Pour la confection du vide-poche il nous faut :

1° Une feuille de carton ;

2° 1 demi-mètre de taffetas ou de satin pour la doublure ;

3° 2 mètres 50 à 3 mètres de velours noir ou de couleur de 2 centimètres de large, pour broder ;

4° Un écheveau ou une bobine de cordonnet noir, moyenne grosseur ;

5° Enfin, quelques aiguillées de fil d'or, d'argent ou de soie d'Alger mais.

Le vide-poche se compose de 6 parties :

1 devant,

2 côtés,

1 derrière,

1 dessus,

1 fond.

Le devant a 17 centimètres de long sur 11 de haut.

Les côtés ont chacun 12 centimètres de long sur 11 de haut.

Le derrière a 15 centimètres dans le bas, 14 centimètres dans le milieu, et 10 dans le haut (cette partie, plus haute que les autres, a 22 centimètres de hauteur).

Le dessus a 17 centimètres de long dans la partie qu'on réunit au derrière, 14 au bord, sur 12 centimètres de large.

Le fond a 12 centimètres sur 16.

Chacune de ces 6 parties doit être taillée double, en carton : sur l'une on applique la doublure, soit plissée, soit posée à plat; sur l'autre la paille brodée.

Un surjet réunit les deux cartons semblables, et le velours recouvre et cache ce surjet.

La partie que nous avons appelée *derrière* du vide-poche (celle qu'on applique sur le mur) est couverte aux trois quarts de doublure (taffetas ou satin), ainsi que l'indique le croquis n° 70.

Les deux cartons du fond sont couverts de doublures.

Le vide-poche, dont nous donnons le croquis, offre un semé d'étoiles indiqué au n° 69.

A ce dessin on pourrait en substituer d'autres : des trèfles, des fleurettes, etc.

Cette étoile se brode au passé sur le tissu qu'on a choisi (cuir, drap ou paille.)

L'étoile, proprement dite, est en cordonnet noir — le centre en fil d'or ou d'argent. Le même fil d'or ou d'argent doit entourer l'étoile pour la faire mieux ressortir.

Rien de plus facile que de broder cette étoile : on pique d'abord son aiguille sur le bord du centre de l'étoile (en dessous, de manière que l'aiguille ressorte à l'endroit); on la pique ensuite à l'extrémité de l'une des pointes; puis on fait alternativement un point à droite, un point à gauche, partant de la soie tendue et allant sur le bord, comme l'indique l'étoile ombrée du n° 69.

Un anneau, placé dans le haut, permet d'accrocher au mur ce vide-poche, qui a le double mérite de la nouveauté et de l'originalité.

MODES.

Nous entrons dans la sainte semaine, dans des jours de silence, de recueillement et de prière pendant lesquels l'Eglise vous interdit non-seulement les joies mondaines, mais encore toute pensée frivole qui pourrait vous distraire du but que vous poursuivez depuis quarante jours : une digne préparation à la solennité de Pâques.

Pénétrés des graves enseignements tombés de la chaire, quelques-unes d'entre vous, mes enfants, hésiteront peut-être à lire cette dernière partie de votre journal dont le titre seul semble gros de vanités. Rassurez-vous toutes; notre intention n'a jamais été de vous conduire à l'oubli d'un devoir, mais bien plutôt de joindre nos efforts à ceux de vos mères pour

faire de vous de bonnes filles, simples autant qu'intelligentes, adroites de leurs mains, amies de l'ordre et de l'économie.

C'est donc sans scrupule que nous reprenons notre causerie habituelle sur les chiffons, après, toutefois, vous avoir fait une recommandation, c'est de demander à vos mères, voire même au tailleur, les bordures du drap qu'on appelle, je crois, *lisières*, qui sont sans valeur aucune, et dont vous pouvez faire un utile emploi.

Quand vous aurez réuni quelques mètres de ces lisières, taillez, en papier, un patron de pèlerine ou de fichu; un corps de fichu auquel vous donneriez plus de longueur sur les épaules ferait l'affaire.

Sur ce patron, faufiliez vos lisières tout près l'une de l'autre, ou, ce qui vaut mieux encore, de manière que le bord de l'une recouvre le bord de l'autre.

Quand le patron de papier est entièrement recouvert, vous cousez ensemble, à *points devant*, toutes ces lisières; et quand elles sont toutes cousues, vous coupez le fil qui les retenait sur le papier, et vous avez ainsi la pèlerine la plus chaude, la plus imperméable, la plus solide dont vous puissiez couvrir les épaules de cette vieille mendiante, de cette petite aveugle qui, tous les jours, sont exposées au vent et à la pluie.

Vous pouvez rendre encore plus chaude cette pèlerine en la doublant de ouate et d'un morceau de percaline; ce sera alors un excellent vêtement à donner à cette pauvre femme convalescente dont la maladie a épuisé les forces et dévoré les dernières ressources. Grâce à la pèlerine dont la confection ne vous aura pas coûté un centime, vous trouverez encore dans votre caisse aux aumônes la petite somme nécessaire pour envoyer à votre protégée, pendant les jours où elle ne peut encore travailler, des bouillons, du vin, tout ce que votre bonne mère jugera convenable et utile.

Nous savons une jeune fille industrielle autant que bonne, qui a fait ainsi, avec des lisières, des couvertures, des tapis pour les pauvres; sa pension est modeste, et pourtant ses dons sont nombreux: c'est qu'elle a l'esprit de charité qui rend parfois véritablement ingénieux. Savez-vous ce qu'elle fait des vieux chapeaux de paille qui ne peuvent plus supporter de nettoiyages? elle enlève les laitons, et taille ensuite avec la paille des semelles destinées aux chaussures des pauvres, semelles qui préservent de l'humidité les chaussures qui ne sont plus neuves.

En ce moment, notre jeune fille est fort occupée, comme à chaque renouvellement de saison: passer en revue tous les vêtements d'hiver, mettre de côté ceux qui, encore en fort bon état, pourront servir l'année prochaine, et de l'autre, ceux qui ont fait leur temps. Voilà une grosse besogne.

Les derniers, ainsi que vous le devinez, sont destinés aux pauvres; mais ne croyez pas qu'elle les donne dans l'état où vous les voyez. Marie a pour principe de ne jamais donner, même à une mendiante, un vêtement déchiré: « Si moi, qui n'ai rien à faire, je ne trouve pas le temps de raccommoder cette robe, comment fera la pauvre femme qui travaille tout le jour; elle portera ma robe déchirée, et comme malheureusement un accroc, ainsi qu'une tache d'huile, s'agrandit vite, dans quelques semaines, cette robe sera dans le plus triste état, et je devrai la rempla-

cer. » Tout en faisant ce raisonnement, Marie fait une reprise, recoud un bouton, reborde un ourlet coupé, enfin cherche à résoudre le grand problème de faire du neuf avec du vieux.

Il y a quelques jours, est morte, dans la maison de Marie, une ouvrière qui laissait une mère infirme et deux petites filles de l'entretien desquelles notre amie s'était depuis longtemps chargée. Grand embarras de la part de la protectrice qui voulait que les deux enfants pussent assister, en tenue décente, à la messe qu'elle faisait dire pour la défunte: les fonds étaient bien bas, et la garde-robe n'offrait que des robes noires en trop bon état pour qu'on pût les sacrifier. Marie, alors, ouvrit le meuble qu'elle appelle *l'armoire aux ressources*. Elle y trouva en effet ce qu'elle cherchait; non pas deux petites robes toutes faites, mais une jupe de mousseline de laine, jadis bleue, dont le corsage, à moitié usé, avait été dé cousu; elle envoya le tout chez le teinturier; puis se mit à tailler et à coudre. Les deux robes lui coûtèrent 3 fr. 50.

L'examen des chapeaux n'est pas moins compliqué que celui des robes: enlever les tours de tête flétris, les rubans fanés, découdre le velours, le nettoyer, ce qu'elle fait en le mettant au-dessus d'un vase rempli d'eau en ébullition; le repasser à l'envers, pendant que deux mains amies tiennent le velours au-dessus de la vapeur; puis le rouler et le serrer jusqu'à l'hiver suivant, voilà ce qu'elle fait.

Quant aux fourrures, après les avoir bien brossées, elle les saupoudre de gros poivre, les enveloppe d'un linge bien blanc, puis les place dans le carton qu'elle ne se contente pas de refermer. Afin d'être sûre que ce carton est hermétiquement fermé, et que la poussière n'y pourra pénétrer, elle colle sur l'ouverture une bande de papier qu'elle ne coupera qu'au mois de juillet pour s'assurer du parfait état de conservation de la fourrure. Après quoi, elle opérera de nouveau de la même manière.

Ce moyen est infailible; je le recommande surtout à celles de nos amies qui, trop éloignées des villes, ne peuvent envoyer leurs manchons et palatines au fourreur.

Maintenant que nous avons causé charité et économie, il nous est bien permis de nous occuper un peu des nouveautés de printemps que nous avons vues dans les magasins de M. Gagelin. Comme tissus, beaucoup d'alpagas, de poils de chèvre. Des rayures en long, les unes unies, d'autres avec de petits motifs. Des carreaux avec bouquets pompador ou camaïeux au milieu. Cette dernière disposition est plus particulière à la soie qu'à la laine.

Sur les soieries, beaucoup de petits bouquets or et marguerite, or et vert, or et pensée; des rayures camaïeux en long de toutes nuances, traversées par des rayures blanches.

Le chiné et le gris seront encore de mode cette année.

Le vêtement de la saison, c'est le châle: petit cachemire rayé pour visites, plaid écossais pour les courses du matin. Le mois prochain, nous donnerons à nos amies le modèle des mantelets et autres confections de printemps. Pour aujourd'hui, nous ajouterons seulement quelques descriptions de chapeaux de la maison Durocher.

1^o Capote de tulle blanc, avec quatre coulisses

sans laiton, régulièrement es! accés. Bavolet de taffetas lilas. — Sur le côté gauche, branche de lilas blanc attachée au chapeau par un anneau de ruban lilas, d'où sort une bride également de taffetas qui traverse le chapeau, et vient garnir le côté droit. Dans l'intérieur, une barrette de taffetas et ruche de blonde.

2^e Un joli chapeau dont la passe est en paille de riz et le fond mou en tulle léger. Sur ce tulle est appliqué un quadrillé formé de rouleaux de taffetas noir; à travers ce quadrillé un peu large est passé un ruban plié *bleu Louise*; un nœud du même ruban bleu est posé sur le haut de la passe. Dans l'intérieur, un tour de tête orné dans le haut d'un nœud semblable.

Les boucles rondes ou ovales sont très en vogue en ce moment pour retenir les nœuds dont on orne le dessus et le dessous des chapeaux. L'or se porte toujours beaucoup aussi, mais nos amies connaissent nos goûts à cet égard.

3^e Une capote coulissée en crêpe bleu, bavolet également en crêpe. Pour ornement, deux blondes blanches et une noire posées en écharpe. Vers le milieu de la passe, un chou de blondes noires et blanches attaché avec une boucle ronde or, acier ou jais. Dans l'intérieur, également garni de blondes, un tour de tête avec rose sur le côté.

4^e Chapeau de paille orné de rubans *rose du roi*. Le bavolet en tulle noir, avec un bord très-haut ou ruban coupé en biais. L'ornement consiste en un carré de ruban placé près du rond. De ce carré s'échappe un ruban bordé d'un côté d'une dentelle noire, et qui descend de chaque côté de la passe, s'arrêtant dans le bavolet. Dans l'intérieur, tour de tête avec ruche de dentelle posée en avant. D'un côté, touffes de roses du roi en mousseline.

La planche d'enfants de ce mois est si complète que je n'ai rien à ajouter à l'explication des toilettes de tout ce gentil petit monde.

Ainsi donc, amies, au mois prochain.

EXPLICATION DES GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE. — Toilettes de jeunes filles.

Première toilette. — Robe de gaze de Chambéry, jupe à sept volants bordée d'un biais de taffetas uni; le dernier volant surmonté d'une tête de taffetas. — Corsage décolleté et rond. — Berthe pointue garnie de deux petits volants qui répondent à ceux du corsage. — Cache-peigne en rubans.

Deuxième toilette. — Robe de taffetas. — Jupe garnie dans le bas de deux bouillonnés formant volants. — Le deuxième volant monte au corsage du côté gauche. — Corsage à ceinture garni d'un volant bouillonné formant berthe. — Manches à coudes garnies de bouillons dans le haut et terminées du bas par un revers tuyauté formant la dent. — Ceinture à boucle.

DEUXIÈME GRAVURE D'ENFANTS.

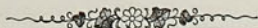
1. *Petit garçon de 4 ans.* Tunique en popeline, avec bandes de taffetas blanc, taillée en losanges, remplis de pois de velours, couleur de la popeline; sur le devant de la robe, des nœuds en velours avec aiguillettes. Colletterie carrée, en valenciennaise, manches courtes, à revers. Chapeau Henri III en velours noir, plume blanche, quatre coques de rubans sont posées sur le devant de la toque. Écharpe de taffetas, très-large, nouée sur le côté.

2. *Petit garçon de 6 ans.* Redingote en taffetas ou en popeline soutachée et rouleautée de velours de couleur; bretelles en taffetas ou popeline, soutachées, retenues sur l'épaule par des boucles en acier; ces bretelles tombent sur la jupe; un nœud écharpe garni de frange est posé sur le côté gauche. Colletterie montante, manches plates, jockeys froncés; chapeau andaloux, fond en paille d'Italie; large bourlet en velours assorti au costume; chou en velours, entouré d'un ruban paille, et retenu par une cordelière; deux chardons de même couleur que le velours tombent de côté.

3. *Petite fille de cinq ans.* — Robe de taffetas vert, à trois petits volants de différentes teintes: le premier, gros vert, le deuxième, un peu plus clair, et le troisième de même couleur que la robe; les volants sont garnis de velours, ainsi que le centre du corsage. Chaque lé de la robe est brodé au passé, avec application de velours. Les manches poulf et à revers; la ceinture est garnie de petits volants pareils à ceux de la jupe. Guimpe de mousseline garnie de dentelle. Chapeau Louis XVI avec bouquets de feuilles en velours vert, de plusieurs tons, formant plumet, mêlées de plumettes noires.

5. *Petite fille de sept à huit ans.* — Robe de gaze de soie blanche brochée rose, jupe double; la première a trois petits volants, la deuxième un seul volant à tête. Corsage décolleté, manches courtes à deux poulfs. Fichu Marie-Clotilde, en mousseline ou tulle blanc, garni de deux volants; le deuxième est à tête. Le haut du fichu garni de guipure très-basse; un petit velours noir ou rose est passé dans l'engrelure de la dentelle; manches longues à bouillons de mousseline, et entre-deux de guipure, velours passé dedans. Ceinture à longs bouts noués derrière. Une rose dans les cheveux.

4. *Petite fille de onze ans.* — Robe de soie gris et noir rayée, garnie d'un large velours en biais; corsage rond, avec ceinture de velours noir; manches plissées demi-courtes, relevées par un nœud de velours. Mantelet-fichu en velours noir, attaché derrière avec bouts arrondis, garni d'une ruche à la vieille en velours; cette ruche est piquée par des petites perles de jais. Chapeau de taffetas gaufré à quadrilles; écharpe de velours noir sur le côté et pompons de dentelle noire; des petites roses en couronne sur le front, avec feuillage en velours noir. Brides blanches.



ÉPHÉMÉRIDES

3 AVRIL 1803. — MORT D'ARTHUR DE BRETAGNE.

Jean Sans terre, ayant succédé à son frère Richard, au préjudice de son neveu Arthur, fils de Geoffroi, frère aîné de Jean, voulut même enlever à l'orphelin la Bretagne, qu'il tenait du chef de sa mère. Le jeune homme essaya de se défendre, mais Jean le fit prisonnier, l'enferma à la tour de Rouen, et, furieux de sa généreuse résistance, il se le fit amener dans un bateau qui était sur la Seine. Il le poignarda de sa

propre main. Ce crime excita l'horreur universelle, les pairs de France condamnèrent le roi Jean à mort; ses terres furent confisquées par Philippe-Auguste, et bientôt la haine des Anglais lui fit perdre le trône. Ce prince s'était couvert de tant de crimes, que ses contemporains disaient vulgairement « que l'enfer même serait souillé par la présence du roi Jean. »

Mosaïque

CURIOSITÉS HISTORIQUES.

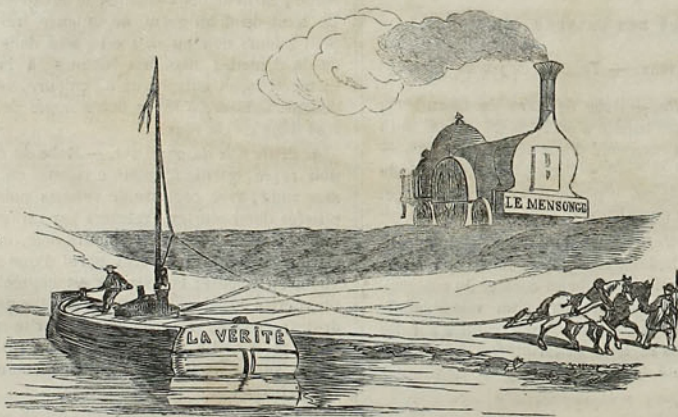
Napoléon I^{er} avait fondé en 1808 l'ordre des *Trois Toisons d'Or*, mais cette création honorifique n'eut ni éclat ni durée.

La république de Venise avait quatre étendards —

un blanc pour la paix — un rouge pour la guerre — un bleu pour la trêve — un vert pour la ligue, et, selon que l'État se trouvait dans l'une ou dans l'autre de ces conditions, l'étendard qui la désignait marchait en tête des autres dans les cérémonies publiques.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : Comme on fait son lit on se couche.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



PAUQUET

Editeur et Directeur, 1, rue de la Harpe, à Paris.

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Filles-du-Calvaire, 1.

28^e année, Avril 1860

Bruxelles Destréeq Rue du Calvaire 20^{ème} Paris de Calvaire

N^o 11.

Amsterdam Destréeq Nieuwendijk Over S^{te} Nicolaas Straat

Ayuntamiento de Madrid

